

lents, elles étaient mariées, comme aux Etats-Unis, sans dot. Alors le système adopté par les Romains pourra, sans inconvénients, s'appliquer aux femmes mariées qui, jeunes filles, auront usé de leur liberté. Exclusivement chargées de l'éducation primitive des enfants, la plus importante de toutes les obligations d'une mère, occupées de faire naître et de maintenir ce bonheur de tous les instants, si admirablement peint dans le quatrième livre de *Julie*, elles seront, dans leur maison, comme les anciennes Romaines, une image vivante de la Providence qui éclate partout, et ne se laisse voir nulle part. Alors les lois sur l'infidélité de la femme mariée devront être excessivement sévères. Elles devront prodiguer plus d'infamie encore que de peines afflictives et coercitives. La France a vu promener des femmes montées sur des ânes pour de prétendus crimes de magie, et plus d'une innocente est morte de honte. Là est le secret de la législation future du mariage. Les filles de Milet se guérissaient du mariage par le mort, le Sénat condamne les suicidées à être traînées nues sur une claire, et les vierges se condamnent à la vie.

Les femmes et le mariage ne seront donc respectés en France que par le changement radical que nous implorons pour nos mœurs. Cette pensée profonde est celle qui anime les deux plus belles productions d'un immortel génie. *L'Emile* et la *Nouvelle Héloïse* ne sont que deux éloquents plaidoyers en faveur de ce système. Cette voix retentira dans les siècles, parce qu'elle a deviné les vrais mobiles des lois et des mœurs des siècles futurs. En attachant les enfants au sein de leurs mères, Jean-Jacques rendait déjà un immense service à la vertu ; mais son siècle était trop profondément gangrené pour comprendre les hautes leçons que renfermaient ces deux poèmes ; il est vrai d'ajouter aussi que le philosophe fut vaincu par le poète, et qu'en laissant dans le cœur de Julie mariée des vestiges de son premier amour, il a été séduit par une situation poétique plus touchante que la vérité qu'il voulait développer, mais moins utile.

Cependant, si le mariage, en France, est un immense contrat par lequel les hommes s'entendent tous tacitement pour donner plus de saveur aux passions, plus de curiosité, plus de mystère à l'amour, plus de piquant aux femmes, si une femme est plutôt un ornement de salon, un mannequin à modes, un porte-manteau, qu'un être dont les fonctions, dans l'ordre politique, puissent se

coordonner avec la prospérité d'un pays, avec la gloire d'une patrie ; qu'une créature dont les soins puissent lutter d'utilité avec celles des hommes... j'avoue que toute cette théorie, que ces longues considérations, disparaîtraient devant de si importantes destinées !...

Mais c'est avoir assez pressé le marc des événements accomplis pour en tirer une goutte de philosophie, c'est avoir assez sacrifié à la passion dominante de l'époque actuelle pour l'*historique*, ramenons nos regards sur les mœurs présentes. Reprenons le bonnet aux grelots et cette marotte de laquelle Rabelais fit jadis un sceptre, et poursuivons le cours de cette analyse, sans donner à une plaisanterie plus de gravité qu'elle n'en peut avoir, sans donner aux choses graves plus de plaisanterie qu'elles n'en comportent.

DEUXIEME PARTIE DES MOYENS DE DEFENSE A L'INTERIEUR ET A L'EXTERIEUR

To be or not be...

L'être ou ne pas l'être, voilà toute la question.

SHAKESPEARE, *Hamlet*.

MEDITATION X TRAITE DE POLITIQUE MARITALE

Quand un homme arrive à la situation où le place la Première Partie de ce livre, nous supposons que l'idée de savoir sa femme possédée par un autre peut encore faire palpiter son cœur, et que sa passion se rallumera, soit par amour-propre ou par égoïsme, soit par intérêt, car s'il ne tenait plus à sa femme, ce serait l'avant-dernier des hommes, et il mériterait son sort.

Dans cette longue crise, il est bien difficile à un mari de ne pas commettre de fautes ; car, pour la plupart d'entre eux, l'art de gouverner une femme est encore moins connu que celui de la bien choisir. Cependant la politique maritale ne consiste guère que dans la constante application de trois principes qui doivent être l'âme de votre conduite. Le premier est de ne jamais croire à ce qu'une

femme dit ; le second, de toujours chercher l'esprit de ses actions sans vous arrêter à la lettre ; et le troisième, de ne pas oublier qu'une femme n'est jamais si bavarde que quand elle se tait, et n'agit jamais avec plus d'énergie que lorsqu'elle est en repos.

Dès ce moment, vous êtes comme un cavalier qui, monté sur un cheval sournois, doit toujours le regarder entre les deux oreilles, sous peine d'être désarçonné.

Mais l'art est bien moins dans la connaissance des principes que dans la manière de les appliquer : les révéler à des ignorants, c'est laisser des rasoirs sous la main d'un singe. Aussi, le premier et le plus vital de vos devoirs est-il dans une dissimulation perpétuelle à laquelle manquent presque tous les maris. En s'apercevant d'un symptôme minotaure un peu trop marqué chez leurs femmes, la plupart des hommes témoignent, tout d'abord, d'insultantes méfiances. Leurs caractères contractent une acrimonie qui perce ou dans leurs discours, ou dans leurs manières ; et la crainte est, dans leur âme, comme un bec de gaz sous un globe de verre, elle éclaire leur visage aussi puissamment qu'elle explique leur conduite.

Or, une femme qui a, sur vous, douze heures dans la journée pour réfléchir et vous observer, lit vos soupçons écrits sur votre front au moment même où ils se forment. Cette injure gratuite, elle ne la pardonnera jamais. Là, il n'existe plus de remède ; là, tout est dit : le lendemain même s'il y a lieu, elle se range parmi les femmes inconséquentes.

Vous devez donc, dans la situation respective des deux parties belligérantes, commencer par affecter envers votre femme cette confiance sans bornes que vous aviez naguère en elle. Si vous cherchez à l'entretenir dans l'erreur par de mielleuses paroles, vous êtes perdu, elle ne vous croira pas ; car elle a sa politique comme vous avez la vôtre. Or, il faut autant de finesse que de bonhomie dans vos actions, pour lui inculquer, à son propre insu, ce précieux sentiment de sécurité qui l'invite à remuer les oreilles, et vous permet de n'user qu'à propos de la bride ou de l'éperon.

Mais comment oser comparer un cheval, de toutes les créatures la plus candide, à un être que les spasmes de sa pensée et les affections de ses organes rendent par moments plus prudent que le Servite Fra-Paolo, le plus terrible Consulteur que les Dix aient eu à Venise ; plus dissimulé qu'un roi ; plus adroit que Louis XI ; plus profond que Machiavel ; sophistique autant que Hobbes ; fin

comme Voltaire ; plus facile que la Fiancée de Mamolin, et qui, dans le monde entier, ne se déifie que de vous ?

Aussi, à cette dissimulation, grâce à laquelle les ressorts de votre conduite doivent devenir aussi invisibles que ceux de l'univers, vous est-il nécessaire de joindre un empire absolu sur vous-même. L'imperturbabilité diplomatique si vantée de M. de Talleyrand sera la moindre de vos qualités ; son exquise politesse, la grâce de ses manières respireront dans tous vos discours. Le professeur vous défend ici très-expressément l'usage de la cravache si vous voulez parvenir à ménager votre gentille Andalouse.

LXI.

Qu'un homme batte sa maîtresse... c'est une blessure ; mais sa femme !... c'est un suicide.

Comment donc concevoir un gouvernement sans maréchaussée, une action sans force, un pouvoir désarmé ?... Voilà le problème que nous essaierons de résoudre dans nos Méditations futures. Mais il existe encore deux observations préliminaires à vous soumettre. Elles vont nous livrer deux autres théories qui entreront dans l'application de tous les moyens mécaniques desquels nous allons vous proposer l'emploi. Un exemple vivant rafraîchira ces arides et sèches dissertations : ne sera-ce pas quitter le livre pour opérer sur le terrain ?

L'an 1822, par une belle matinée du mois de janvier, je remontais les boulevards de Paris depuis les paisibles sphères du Marais jusqu'aux élégantes régions de la Chaussée-d'Antin, observant pour la première fois, non sans une joie philosophique, ces singulières dégradations de physionomie et ces variétés de toilette qui, depuis la rue du Pas-de-la-Mule jusqu'à la Madeleine, font de chaque portion du boulevard un monde particulier, et de toute cette zone parisienne un large échantillon de mœurs. N'ayant encore aucune idée des choses de la vie, et ne me doutant guère qu'un jour j'aurais l'outrecuidance de m'ériger en législateur du mariage, j'allais déjeuner chez un de mes amis de collège qui s'était de trop bonne heure, peut-être, affligé d'une femme et de deux enfants. Mon ancien professeur de mathématiques demeurant à peu de distance de la maison qu'habitait mon camarade,

je m'étais promis de rendre une visite à ce digne mathématicien, avant de livrer mon estomac à toutes les friandises de l'amitié. Je pénétrai facilement jusqu'au cœur d'un cabinet, où tout était couvert d'une poussière attestant les honorables distractions du savant. Une surprise m'y était réservée. J'aperçus une jolie dame assise sur le bras d'un fauteuil comme si elle eût monté un cheval anglais, elle me fit cette petite grimace de convention réservée par les maîtresses de maison pour les personnes qu'elles ne connaissent pas, mais elle ne déguisa pas assez bien l'air boudeur qui, à mon arrivée, attristait sa figure, pour que je ne devinasse pas l'inopportunité de ma présence. Sans doute occupé d'une équation, mon maître n'avait pas encore levé la tête ; alors, j'agitai ma main droite vers la jeune dame, comme un poisson qui remue sa nageoire, et je me retirai sur la pointe des pieds en lui lançant un mystérieux sourire qui pouvait se traduire par : « Ce ne sera certes pas moi qui vous empêcherai de lui faire faire une infidélité à Uranie. » Elle laissa échapper un de ces gestes de tête dont la gracieuse vivacité ne peut se traduire. — « Eh ! mon bon ami, ne vous en allez pas ! s'écria le géomètre. C'est ma femme ! » Je saluai derechef !... O Coulon ! où étais-tu pour applaudir le seul de tes élèves qui comprît alors ton expression d'*anacréontique* appliquée à une révérence !... L'effet devait en être bien pénétrant, car madame *la professeuse*, comme disent les Allemands, rougit et se leva précipitamment pour s'en aller en me faisant un léger salut qui semblait dire : — adorable !... Son mari l'arrêta en lui disant : — « Reste, ma fille. C'est un de mes élèves. » La jeune femme avança la tête vers le savant, comme un oiseau qui, perché sur une branche, tend le cou pour avoir une graine. — « Cela n'est pas possible !... dit le mari en poussant un soupir ; et je vais te le prouver par *A* plus *B*. — Eh ! monsieur, laissons cela, je vous prie ! répondit-elle en clignant des yeux et me montrant. (Si ce n'eût été que de l'algèbre, mon maître aurait pu comprendre ce regard, mais c'était pour lui du chinois, et alors il continua.) — Ma fille, vois, je te fais juge ; nous avons dix mille francs de rente... » A ces mots, je me retirai vers la porte comme si j'eusse été pris de passion pour des lavis encadrés que je me mis à examiner. Ma discrétion fut récompensée par une éloquente œillade. Hélas ! elle ne savait pas que j'aurais pu jouer dans Fortunio le rôle de Fine-Oreille qui entend pousser les truffes. — « Les principes de l'économie générale,

disait mon maître, veulent qu'on ne mette au prix du logement et aux gages des domestiques que deux dixièmes du revenu ; or, notre appartement et nos gens coûtent ensemble cent louis. Je te donne douze cents francs pour ta toilette. (Là il appuya sur chaque syllabe.) Ta cuisine, reprit-il, consomme quatre mille francs ; nos enfants exigent au moins vingt-cinq louis ; et je ne prends pour moi que huit cents francs. Le blanchissage, le bois, la lumière vont à mille francs environ ; partant, il ne reste, comme tu vois, que six cents francs qui n'ont jamais suffi aux dépenses imprévues. Pour acheter la croix de diamants, il faudrait prendre mille écus sur nos capitaux ; or, une fois cette voie ouverte, ma petite belle, il n'y aurait pas de raison pour ne pas quitter ce Paris, que tu aimes tant, nous ne tarderions pas à être obligés d'aller en province rétablir notre fortune compromise. Les enfants et la dépense croîtront assez ! Allons, sois sage. — Il le faut bien, dit-elle, mais vous serez le seul, dans Paris, qui n'aurez pas donné d'étrennes à votre femme ! » Et elle s'évada comme un écolier qui vient d'achever une pénitence. Mon maître hocha la tête en signe de joie. Quand il vit la porte fermée, il se frotta les mains ; nous causâmes de la guerre d'Espagne, et j'allai rue de Provence, ne songeant pas plus que je venais de recevoir la première partie d'une grande leçon conjugale que je ne pensais à la conquête de Constantinople par le général Diebitsch. J'arrivai chez mon amphitryon au moment où les deux époux se mettaient à table, après m'avoir attendu pendant la demi-heure voulue par la discipline œcuménique de la gastronomie. Ce fut, je crois, en ouvrant un pâté de foie gras que ma jolie hôtesse dit à son mari d'un air délibéré : — « Alexandre, si tu étais bien aimable, tu me donnerais cette paire de girandoles que nous avons vue chez Fossin. — Mariez-vous donc !... s'écria plaisamment mon camarade en tirant de son carnet trois billets de mille francs qu'il fit briller aux yeux pétillants de sa femme. Je ne résiste pas plus au plaisir de te les offrir, ajouta-t-il, que toi à celui de les accepter. C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où je t'ai vue pour la première fois : les diamants t'en feront peut-être souvenir !... — Méchant !... » dit-elle avec un ravissant sourire. Elle plongea deux doigts dans son corset ; et, en retirant un bouquet de violettes, elle le jeta par un dépit enfantin au nez de mon ami. Alexandre donna le prix des girandoles en s'écriant : — « J'avais bien vu les fleurs !... » Je n'oublierai jamais le geste vif et l'avide

gaieté avec laquelle, semblable à un chat qui met sa patte mouchetée sur une souris, la petite femme se saisit des trois billets de banque, elle les roula en rougissant de plaisir, et les mit à la place des violettes qui naguère parfumaient son sein. Je ne pus m'empêcher de penser à mon maître de mathématiques. Je ne vis alors de différence entre son élève et lui que celle qui existe entre un homme économe et un prodigue, ne me doutant guère que celui des deux qui, en apparence, savait le mieux calculer, calculait le plus mal. Le déjeuner s'acheva donc très-gaiement. Installés bientôt dans un petit salon fraîchement décoré, assis devant un feu qui chatouillait doucement les fibres, les consolait du froid, et les faisait épanouir comme au printemps, je me crus obligé de tourner à ce couple amoureux une phrase de convive sur l'ameublement de ce petit oratoire. — « C'est dommage que tout cela coûte si cher !... dit mon ami ; mais il faut bien que le nid soit digne de l'oiseau ! Pourquoi, diable, vas-tu me complimenter sur des tentures qui ne sont pas payées ?... Tu me fais souvenir, pendant ma digestion, que je dois encore deux mille francs à un turc de tapissier. » A ces mots, la maîtresse de la maison inventoria des yeux ce joli boudoir ; et, de brillante, sa figure devint songeresse. Alexandre me prit par la main et m'entraîna dans l'embrasure d'une croisée. — « Aurais-tu par hasard un millier d'écus à me prêter ? dit-il à voix basse. Je n'ai que dix à douze mille livres de rente, et cette année... — Alexandre !... s'écria la chère créature en interrompant son mari, en accourant à nous et présentant les trois billets, Alexandre...je vois bien que c'est une folie... — De quoi te mêles-tu !... répondit-il, garde donc ton argent. — Mais, mon amour, je te ruine ! Je devrais savoir que tu m'aimes trop pour que je puisse me permettre de te confier tous mes désirs... — Garde, ma chérie, c'est de bonne prise ! Bah, je jouerai cet hiver, et je regagnerai cela !... — Jouer !... dit-elle, avec une expression de terreur. Alexandre, reprends tes billets ! Allons, monsieur, je le veux. — Non, non, répondit mon ami en repoussant une petite main blanche et délicate ; ne vas-tu pas jeudi au bal de madame de... ? »— Je songerai à ce que tu me demandes, dis-je à mon camarade ; et je m'esquivai en saluant sa femme, mais je vis bien d'après la scène qui se préparait que mes réverences anacréontiques ne produiraient pas là beaucoup d'effet. — Il faut qu'il soit fou, pensais-je en m'en al-

lant, pour parler de mille écus à un étudiant en droit ! Cinq jours après, je me trouvais chez madame de..., dont les bals devenaient à la mode. Au milieu du plus brillant des quadrilles, j'aperçus la femme de mon ami et celle du mathématicien. Madame Alexandre avait une ravissante toilette, quelques fleurs et de blanches mousselines en faisaient tous les frais. Elle portait une petite croix à la Jeannette, attachée par un ruban de velours noir qui rehaussait la blancheur de sa peau parfumée, et de longues poires d'or effilées décoraient ses oreilles. Sur le cou de madame la professeuse scintillait une superbe croix de diamants. — Voilà qui est drôle !... dis-je à un personnage qui n'avait encore ni lu dans le grand livre du monde, ni déchiffré un seul cœur de femme. Ce personnage était moi-même. Si j'eus alors le désir de faire danser ces deux jolies femmes, ce fut uniquement parce que j'aperçus un secret de conversation qui enhardissait ma timidité. — « Eh ! bien, madame, vous avez eu votre croix ? dis-je à la première. — Mais je l'ai bien gagnée !... répondit-elle, avec un indéfinissable sourire. »— « Comment ! pas de girandoles ?... demandai-je à la femme de mon ami. — Ah ! dit-elle, j'en ai joué pendant tout un déjeuner !... Mais, vous voyez, j'ai fini par convertir Alexandre... — Il se sera facilement laissé séduire ? » Elle me regarda d'un air de triomphe.

C'est huit ans après que, tout à coup, cette scène, jusque-là muette pour moi, s'est comme levée dans mon souvenir ; et, à la lueur des bougies, au feu des aigrettes, j'en ai lu distinctement la moralité. Oui, la femme a horreur de la conviction ; quand on la persuade, elle subit une séduction et reste dans le rôle que la nature lui assigne. Pour elle, se laisser gagner, c'est accorder une faveur ; mais les raisonnements exacts l'irritent et la tuent ; pour la diriger, il faut donc savoir se servir de la puissance dont elle use si souvent : la sensibilité. C'est donc en sa femme, et non pas en lui-même, qu'un mari trouvera les éléments de son despotisme : comme pour le diamant, il faut l'opposer à elle-même. Savoir offrir les girandoles pour se les faire rendre, est un secret qui s'applique aux moindres détails de la vie.

Passons maintenant à la seconde observation.

Qui sait administrer un toman, sait en administrer cent mille, a dit un proverbe indien ; et moi, j'amplifie la sagesse asiatique, en disant : Qui peut gouverner une femme, peut

gouverner une nation. Il existe, en effet, beaucoup d'analogie entre ces deux gouvernements. La politique des maris ne doit-elle pas être à peu près celle des rois ? ne les voyons-nous pas tâchant d'amuser le peuple pour lui dérober sa liberté ; lui jetant des comestibles à la tête pendant une journée, pour lui faire oublier la misère d'un an ; lui prêchant de ne pas voler, tandis qu'on le dépouille ; et lui disant : « Il me semble que si j'étais peuple, je serais vertueux ? »

C'est l'Angleterre qui va nous fournir le *précédent* que les maris doivent importer dans leurs ménages. Ceux qui ont des yeux ont dû voir que, du moment où la *gouvernementabilité* s'est perfectionnée en ce pays, les whigs n'ont obtenu que très-rarement le pouvoir. Un long ministère tory a toujours succédé à un éphémère cabinet libéral. Les orateurs du parti national ressemblent à des rats qui usent leurs dents à ronger un panneau pourri dont on bouche le trou au moment où ils sentent les noix et le lard serrés dans la royale armoire. La femme est le whig de votre gouvernement. Dans la situation où nous l'avons laissée, elle doit naturellement aspirer à la conquête de plus d'un privilége. Fermez les yeux sur ses brigues, permettez-lui de dissiper sa force à gravir la moitié des degrés de votre trône ; et quand elle pense toucher au sceptre, renversez-la, par terre, tout doucement et avec infiniment de grâce, en lui crient : Bravo ! et en lui permettant d'espérer un prochain triomphe. Les malices de ce système devront corroborer l'emploi de tous les moyens qu'il vous plaira de choisir dans notre arsenal pour dompter votre femme.

Tels sont les principes généraux que doit pratiquer un mari, s'il ne veut pas commettre des fautes dans son petit royaume.

Maintenant, malgré la minorité du concile de Mâcon (Montesquieu, qui avait peut-être deviné le régime constitutionnel, a dit, je ne sais où, que le bon sens dans les assemblées était toujours du côté de la minorité), nous distinguerons dans la femme une âme et un corps, et nous commencerons par examiner les moyens de se rendre maître de son moral. L'action de la pensée est, quoi qu'on en dise, plus noble que celle du corps, et nous donnerons le pas à la science sur la cuisine, à l'instruction sur l'hygiène.

MEDITATION XI DE L'INSTRUCTION EN MENAGE

Instruire ou non les femmes, telle est la question. De toutes celles que nous avons agitées, elle est la seule qui offre deux extrémités sans avoir de milieu. La science et l'ignorance, voilà les deux termes irréconciliables de ce problème. Entre ces deux abîmes, il nous semble voir Louis XVIII calculant les félicités du treizième siècle, et les malheurs du dix-neuvième. Assis au centre de la bascule qu'il savait si bien faire pencher par son propre poids, il contemple à l'un des bouts la fanatique ignorance d'un frère-lai, l'apathie d'un serf, le fer étincelant des chevaux d'un banneret ; il croit entendre : France et Montjoie-Saint-Denis !... mais il se retourne, il sourit en voyant la morgue d'un manufacturier, capitaine de la garde nationale ; l'élégant coupé de l'agent de change ; la simplicité du costume d'un pair de France devenu journaliste, et mettant son fils à l'école Polytechnique ; puis les étoffes précieuses, les journaux, les machines à vapeur ; et il boit enfin son café dans une tasse de Sèvres au fond de laquelle brille encore un N couronné.

Arrière la civilisation ! arrière la pensée !... voilà votre cri. Vous devez avoir horreur de l'instruction chez les femmes, par cette raison, si bien sentie en Espagne, qu'il est plus facile de gouverner un peuple d'idiots qu'un peuple de savants. Une nation abrutie est heureuse : si elle n'a pas le sentiment de la liberté, elle n'en a ni les inquiétudes ni les orages ; elle vit comme vivent les polypiers ; comme eux, elle peut se scinder en deux ou trois fragments ; chaque fragment est toujours une nation complète et végétant, propre à être gouvernée par le premier aveugle armé du bâton pastoral. Qui produit cette merveille humaine ? L'ignorance : c'est par elle seule que se maintient le despotisme ; il lui faut des ténèbres et le silence. Or, le bonheur en ménage est, comme en politique, un bonheur négatif. L'affection des peuples pour le roi d'une monarchie absolue est peut-être moins contre nature que la fidélité de la femme envers son mari quand il n'existe plus d'amour entre eux : or, nous savons que chez vous l'amour pose en ce moment un pied sur l'appui de la fenêtre.

Force vous est donc de mettre en pratique les rigueurs salutaires par lesquelles M. de Metternich prolonge son *statu quo* ; mais nous vous conseillerons de les appliquer avec plus de finesse et plus d'aménité encore ; car votre femme est plus rusée que tous les Allemands ensemble, et aussi voluptueuse que les Italiens.

Alors vous essaierez de reculer le plus long-temps possible le fatal moment où votre femme vous demandera un livre. Cela vous sera facile. Vous prononcerez d'abord avec dédain le nom de *bas-bleu* ; et, sur sa demande, vous lui expliquerez le ridicule qui s'attache, chez nos voisins, aux femmes pédantes.

Puis, vous lui répéterez souvent que les femmes les plus aimables et les plus spirituelles du monde se trouvent à Paris, où les femmes ne lisent jamais ;

Que les femmes sont comme les gens de qualité, qui, selon Mascarille, savent tout sans avoir jamais rien appris ;

Qu'une femme, soit en dansant, soit en jouant, et sans même avoir l'air d'écouter, doit savoir saisir dans les discours des hommes à talent les phrases toutes faites avec lesquelles les sots composent leur esprit à Paris ;

Que dans ce pays l'on se passe de main en main les jugements décisifs sur les hommes et sur les choses ; et que le petit ton tranchant avec lequel une femme critique un auteur, démolit un ouvrage, dédaigne un tableau, a plus de puissance qu'un arrêt de la cour ;

Que les femmes sont de beaux miroirs, qui reflètent naturellement les idées les plus brillantes ;

Que l'esprit naturel est tout, et que l'on est bien plus instruit de ce que l'on apprend dans le monde que de ce qu'on lit dans les livres ;

Qu'enfin la lecture finit par ternir les yeux, etc.

Laisser une femme libre de lire les livres que la nature de son esprit la porte à choisir !... Mais c'est introduire l'étincelle dans une sainte-barbe ; c'est pis que cela, c'est apprendre à votre femme à se passer de vous, à vivre dans un monde imaginaire, dans un paradis. Car que lisent les femmes ? Des ouvrages passionnés, les *Confessions de Jean-Jacques*, des romans, et toutes ces compositions qui agissent le plus puissamment sur leur sensibilité. Elles n'aiment ni la raison ni les fruits mûrs. Or, avez-vous jamais songé aux phénomènes produits par ces poétiques lectures ?

Les romans, et même tous les livres, peignent les sentiments et les choses avec des couleurs bien autrement brillantes que celles qui sont offertes par la nature ! Cette espèce de fascination provient moins du désir que chaque auteur a de se montrer parfait en affectant des idées délicates et recherchées, que d'un indéfinissable travail de notre intelligence. Il est dans la destinée de l'homme d'épurer tout ce qu'il emporte dans le trésor de sa pensée. Quelles figures, quels monuments ne sont pas embellis par le dessin ? L'âme du lecteur aide à cette conspiration contre le vrai, soit par le silence profond dont il jouit ou par le feu de la conception, soit par la pureté avec laquelle les images se réfléchissent dans son entendement. Qui n'a pas, en lisant les *Confessions de Jean-Jacques*, vu madame de Warens plus jolie qu'elle n'était ? On dirait que notre âme caresse des formes qu'elle aurait jadis entrevues sous de plus beaux cieux ; elle n'accepte les créations d'une autre âme que comme des ailes pour s'élancer dans l'espace ; le trait le plus délicat, elle le perfectionne encore en se le faisant propre ; et l'expression la plus poétique dans ses images y apporte des images encore plus pures. Lire, c'est créer peut-être à deux. Ces mystères de la transsubstantiation des idées sont-ils l'instinct d'une vocation plus haute que nos destinées présentes ? Est-ce la tradition d'une ancienne vie perdue ? Qu'était-elle donc si le reste nous offre tant de délices ?..

Aussi, en lisant des drames et des romans, la femme, créature encore plus susceptible que nous de s'exalter, doit-elle éprouver d'enivrantes extases. Elle se crée une existence idéale auprès de laquelle tout pâlit ; elle ne tarde pas à tenter de réaliser cette vie voluptueuse, à essayer d'en transporter la magie en elle. Involontairement, elle passe de l'esprit à la lettre, et de l'âme aux sens.

Et vous auriez la bonhomie de croire que les manières, les sentiments d'un homme comme vous, qui, la plupart du temps, s'habille, se déshabille, et..., etc., devant sa femme, lutteront avec avantage devant les sentiments de ces livres, et en présence de leurs amants factices à la toilette desquels cette belle lectrice ne voit ni trous ni taches ?... Pauvre sot ! trop tard, hélas ! pour son malheur et le vôtre, votre femme expérimenterait que les *héros* de la poésie sont aussi rares que les *Apollons* de la sculpture !...

Bien des maris se trouveront embarrassés pour empêcher leurs femmes de lire, il y en a même certains qui prétendront que la lecture a cet avantage qu'ils savent au moins ce que font les leurs

quand elles lisent. D'abord, vous verrez dans la Méditation suivante combien la vie sédentaire rend une femme belliqueuse ; mais n'avez-vous donc jamais rencontré de ces êtres sans poésie, qui réussissent à pétrifier leurs pauvres compagnes, en réduisant la vie à tout ce qu'elle a de mécanique ? Etudiez ces grands hommes en leurs discours ! apprenez par cœur les admirables raisonnements par lesquels ils condamnent la poésie et les plaisirs de l'imagination.

Mais si après tous vos efforts votre femme persistait à vouloir lire..., mettez à l'instant même à sa disposition tous les livres possibles, depuis l'*Abécédaire* de son marmot jusqu'à *René*, livre plus dangereux pour vous entre ses mains que *Thérèse philosophie*. Vous pourriez la jeter dans un dégoût mortel de la lecture en lui donnant des livres ennuyeux ; la plonger dans un idiotisme complet, avec *Marie Alacoque, la Brosse de pénitence*, ou avec les chansons qui étaient de mode au temps de Louis XV ; mais plus tard vous trouverez dans ce livre les moyens de si bien consumer le temps de votre femme, que toute espèce de lecture lui sera interdite.

Et, d'abord, voyez les ressources immenses que vous a préparées l'éducation des femmes pour détourner la vôtre de son goût passager pour la science. Examinez avec quelle admirable stupidité les filles se sont prêtées aux résultats de l'enseignement qu'on leur a imposé en France ; nous les livrons à des bonnes, à des demoiselles de compagnie, à des gouvernantes qui ont vingt mensonges de coquetterie et de fausse pudeur à leur apprendre contre une idée noble et vraie à leur inculquer. Les filles sont élevées en esclaves et s'habituent à l'idée qu'elles sont au monde pour imiter leurs grand'mères, et faire couver des serins de Canarie, composer des herbiers, arroser de petits rosiers de Bengale, remplir de la tapisserie ou se monter des cols. Aussi, à dix ans, si une petite fille a eu plus de finesse qu'un garçon à vingt, est-elle timide, gauche. Elle aura peur d'une araignée, dira des riens, pensera aux chiffons, parlera modes, et n'aura le courage d'être ni mère, ni chaste épouse.

Voici quelle marche on a suivie : on leur a montré à colorier des roses, à broder des fichus de manière à gagner huit sous par jour. Elles auront appris l'histoire de France dans *Le Ragois*, la chronologie dans les *Tables du citoyen Chantreau*, et l'on aura laissé leur jeune imagination se déchaîner sur la géographie ; le

tout, dans le but de ne rien présenter de dangereux à leur cœur ; mais en même temps leurs mères, leurs institutrices, répétaient d'une voix infatigable que toute la science d'une femme est dans la manière dont elle sait arranger cette feuille de figuier que prit notre mère Eve. Elles n'ont entendu pendant quinze ans, disait Diderot, rien autre chose que : — Ma fille, votre feuille de figuier va mal ; ma fille, votre feuille de figuier va bien ; ma fille, ne serait-elle pas mieux ainsi ?

Maintenez donc votre épouse dans cette belle et noble sphère de connaissances. Si par hasard votre femme voulait une bibliothèque, achetez-lui Florian, Malte-Brun, le Cabinet des Fées, les Mille et une Nuits, les Roses par Redouté, les Usages de la Chine, les Pigeons par madame Knip, le grand ouvrage sur l'Egypte, etc. Enfin, exécutez le spirituel avis de cette princesse qui, au récit d'une émeute occasionnée par la cherté du pain, disait : « Que ne mangent-ils de la brioche !... »

Peut-être votre femme vous reprochera-t-elle, un soir, d'être maussade et de ne pas parler ; peut-être vous dira-t-elle que vous êtes gentil, quand vous aurez fait un calembour ; mais ceci est un inconvénient très-léger de notre système : et, au surplus, que l'éducation des femmes soit en France la plus plaisante des absurdités et que votre obscurantisme marital vous mette une poupée entre les bras, que vous importe ? Comme vous n'avez pas assez de courage pour entreprendre une plus belle tâche, ne vaut-il pas mieux traîner votre femme dans une ornière conjugale bien sûre que de vous hasarder à lui faire gravir les hardis précipices de l'amour ? Elle aura beau être mère, vous ne tenez pas précisément à avoir des Gracchus pour enfants, mais à être réellement *pater quem nuptiae demonstrant* : or, pour vous aider à y parvenir, nous devons faire de ce livre un arsenal où chacun, suivant le caractère de sa femme ou le sien, puisse choisir l'armure convenable pour combattre le terrible génie du mal, toujours près de s'éveiller dans l'âme d'une épouse ; et, tout bien considéré, comme les ignorants sont les plus cruels ennemis de l'instruction des femmes, cette Méditation sera un breviaire pour la plupart des maris.

Une femme qui a reçu une éducation d'homme possède, à la vérité, les facultés les plus brillantes et les plus fertiles en bonheur pour elle et pour son mari ; mais cette femme est rare comme le bonheur même ; or, vous devez, si vous ne la possédez pas pour

épouse, maintenir la vôtre, au nom de votre félicité commune, dans la région d'idées où elle est née, car il faut songer aussi qu'un moment d'orgueil chez elle peut vous perdre, en menant sur le trône un esclave qui sera d'abord tenté d'abuser du pouvoir.

Après tout, en suivant le système prescrit par cette Méditation, un homme supérieur en sera quitte pour mettre ses pensées en petite monnaie lorsqu'il voudra être compris de sa femme, si toutefois cet homme supérieur a fait la sottise d'épouser une de ces pauvres créatures, au lieu de se marier à une jeune fille de laquelle il aurait éprouvé long-temps l'âme et le cœur.

Par cette dernière observation matrimoniale, notre but n'est pas de prescrire à tous les *hommes supérieurs* de chercher des *femmes supérieures*, et nous ne voulons pas laisser chacun expliquer nos principes à la manière de madame de Staël, qui tenta grossièrement de s'unir à Napoléon. Ces deux êtres-là eussent été très-malheureux en ménage ; et Joséphine était une épouse bien autrement accomplie que cette virago du dix-neuvième siècle.

En effet, lorsque nous vanton ces *filles introuvables*, si heureusement élevées par le hasard, si bien conformées par la nature, et dont l'âme délicate supporte le rude contact de la grande âme de ce que nous appelons *un homme*, nous entendons parler de ces nobles et rares créatures dont Goëthe a donné un modèle dans la Claire du *Comte d'Egmont* : nous pensons à ces femmes qui ne recherchent d'autre gloire que celle de bien rendre leur rôle ; se pliant avec une étonnante souplesse aux plaisirs et aux volontés de ceux que la nature leur a donnés pour maîtres ; s'élevant tour à tour dans les immenses sphères de leur pensée, et s'abaissant à la simple tâche de les amuser comme des enfants ; comprenant et les bizarreries de ces âmes si fortement tourmentées, et les moindres paroles et les regards les plus vagues ; heureuses du silence, heureuses de la diffusion ; devinant enfin que les plaisirs, les idées et la morale d'un lord Byron ne doivent pas être ceux d'un bonnetier. Mais arrêtons-nous, cette peinture nous entraînerait trop loin de notre sujet : il s'agit de mariage et non pas d'amour.

MEDITATION XII
HYGIENE DU MARIAGE

Cette Méditation a pour but de soumettre à votre attention un nouveau mode de défense par lequel vous dompterez sous une prostration invincible la volonté de votre femme. Il s'agit de la réaction produite sur le moral par les vicissitudes physiques et par les savantes dégradations d'une diète habilement dirigée.

Cette grande et philosophique question de médecine conjugale sourira sans doute à tous ces goutteux, ces impotents, ces catarrheux, et à cette légion de vieillards de qui nous avons réveillé l'apathie à l'article des Prédestinés ; mais elle concerne principalement les maris assez audacieux pour entrer dans les voies d'un machiavélisme digne de ce grand roi de France qui tenta d'assurer le bonheur de la nation aux dépens de quelques têtes féodales. Ici, la question est la même. C'est toujours l'amputation ou l'affaiblissement de quelques membres pour le plus grand bonheur de la masse.

Croyez-vous sérieusement qu'un célibataire soumis au régime de l'herbe *hanea*, des concombres, du pourpier et des applications de sangsues aux oreilles, recommandé par Sterne, serait bien propre à battre en brèche l'honneur de votre femme ? Supposez un diplomate qui aurait eu le talent de fixer sur le crâne de Napoléon un cataplasme permanent de graine de lin, ou de lui faire administrer tous les matins un clystère au miel, croyez-vous que Napoléon, Napoléon-le-Grand, aurait conquis l'Italie ? Napoléon a-t-il été en proie ou non aux horribles souffrances d'une dysurie pendant la campagne de Russie ?... Voilà une de ces questions dont la solution a pesé sur le globe entier. N'est-il pas certain que des réfrigérants, des douches, des bains, etc., produisent de grands changements dans les affections plus ou moins aiguës du cerveau ? Au milieu des chaleurs du mois de juillet, lorsque chacun de vos pores filtre lentement et restitue à une dévorante atmosphère les limonades à la glace que vous avez bues d'un seul coup, vous êtes-vous jamais senti ce foyer de courage, cette vigueur de pensée, cette énergie complète qui vous rendaient l'existence légère et douce quelques mois auparavant ?

Non, non, le fer le mieux scellé dans la pierre la plus dure soulèvera et disjoindra toujours le monument le plus durable par suite de l'influence secrète qu'exercent les lentes et invisibles dégradations de chaud et de froid qui tourmentent l'atmosphère. En principe, reconnaissons donc que si les milieux atmosphériques influent sur l'homme, l'homme doit à plus forte raison influer à son tour sur l'imagination de ses semblables, par le plus ou le moins de vigueur et de puissance avec laquelle il projette sa *volonté* qui produit une véritable atmosphère autour de lui.

Là, est le principe du talent de l'acteur, celui de la poésie et du fanatisme, car l'une est l'éloquence des paroles comme l'autre l'éloquence des actions ; là enfin est le principe d'une science en ce moment au berceau.

Cette *volonté*, si puissante d'homme à homme, cette force nerveuse et fluide, éminemment mobile et transmissible, est elle-même soumise à l'état changeant de notre organisation, et bien des circonstances font varier ce fragile organisme. Là, s'arrêtera notre observation métaphysique, et là nous rentrerons dans l'analyse des circonstances qui élaborent la volonté de l'homme et la portent au plus haut degré de force ou d'affaissement.

Maintenant ne croyez pas que notre but soit de vous engager à mettre des cataplasmes sur l'honneur de votre femme, de la renfermer dans une étuve ou de la sceller comme une lettre ; non. Nous ne tenterons même pas de vous développer le système magnétique qui vous donnerait le pouvoir de faire triompher votre volonté dans l'âme de votre femme : il n'est pas un mari qui acceptât le bonheur d'un éternel amour au prix de cette tension perpétuelle des forces animales ; mais nous essaierons de développer un système hygiénique formidable, au moyen duquel vous pourrez éteindre le feu quand il aura pris à la cheminée.

Il existe, en effet, parmi les habitudes des petites-maîtresses de Paris et des départements (les petites-maîtresses forment une classe très-distinguée parmi les femmes honnêtes), assez de ressources pour atteindre à notre but, sans aller chercher dans l'arsenal de la thérapeutique les quatre semences froides, le nénuphar et mille inventions dignes des sorcières. Nous laisserons même à Elien son herbe hanéa et à Sterne son pourpier et ses concombres, qui annoncent des intentions antiphlogistiques par trop évidentes.

Vous laisserez votre femme s'étendre et demeurer des journées entières sur ces moelleuses bergères où l'on s'enfonce à mi-corps dans un véritable bain d'édredon ou de plumes.

Vous favoriserez, par tous les moyens qui ne blesseront pas votre conscience, cette propension des femmes à ne respirer que l'air parfumé d'une chambre rarement ouverte, et où le jour perce à grand'peine de voluptueuses, de diaphanes mousselines.

Vous obtiendrez des effets merveilleux de ce système, après avoir toutefois préalablement subi les éclats de son exaltation ; mais si vous êtes assez fort pour supporter cette tension momentanée de votre femme, vous verrez bientôt s'abolir sa vigueur factice. En général les femmes aiment à vivre vite, mais après leurs tempêtes de sensations, viennent des calmes rassurants pour le bonheur d'un mari.

Jean-Jacques, par l'organe enchanteur de Julie, ne prouvera-t-il pas à votre femme qu'elle aura une grâce infinie à ne pas déshonorer son estomac délicat et sa bouche divine, en faisant du chyle avec d'ignobles pièces de bœuf, et d'énormes éclanches de mouton ? Est-il rien au monde de plus pur que ces intéressants légumes, toujours frais et inodores, ces fruits colorés, ce café, ce chocolat parfumé, ces oranges, pommes d'or d'Atalante, les dattes de l'Arabie, les biscuits de Bruxelles, nourriture saine et gracieuse qui arrive à des résultats satisfaisants en même temps qu'elle donne à une femme je ne sais quelle originalité mystérieuse ? Elle arrive à une petite célébrité de coterie par son régime, comme par une toilette, par une belle action ou par un bon mot. Pythagore doit être sa passion, comme si Pythagore était un caniche ou un sapajou.

Ne commettez jamais l'imprudence de certains hommes qui, pour se donner un vernis d'esprit fort, combattent cette croyance féminine : *que l'on conserve sa taille en mangeant peu*. Les femmes à la diète n'engraissent pas, cela est clair et positif ; vous ne sortirez pas de là.

Vantez l'art avec lequel des femmes renommées par leur beauté ont su la conserver en se baignant, plusieurs fois par jour, dans du lait, ou des eaux composées de substances propres à rendre la peau plus douce, en débilitant le système nerveux.

Recommandez-lui surtout, au nom de sa santé si précieuse pour vous, de s'abstenir de lotions d'eau froide ; que toujours l'eau chaude ou tiède soit l'ingrédient fondamental de toute espèce d'ablution.

Broussais sera votre idole. A la moindre indisposition de votre

femme, et sous le plus léger prétexte, pratiquez de fortes applications de sanguines ; ne craignez même pas de vous en appliquer vous-même quelques douzaines de temps à autre, pour faire prédominer chez vous le système de ce célèbre docteur. Votre état de mari vous oblige à toujours trouver votre femme trop rouge ; essayez même quelquefois de lui attirer le sang à la tête, pour avoir le droit d'introduire, dans certains moments, une escouade de sanguines au logis.

Votre femme boira de l'eau légèrement colorée d'un vin de Bourgogne agréable au goût, mais sans vertu tonique ; tout autre vin serait mauvais.

Ne souffrez jamais qu'elle prenne l'eau pure pour boisson, vous seriez perdu.

« Impétueux fluide ! au moment que tu presses contre les écluses du cerveau, vois comme elles cèdent à ta puissance ! La Curiosité paraît à la nage, faisant signe à ses compagnes de la suivre : elles plongent au milieu du courant. L'imagination s'assied en rêvant sur la rive. Elle suit le torrent des yeux, et change les brins de paille et de joncs en mâts de misaine et de beaupré. A peine la métamorphose est-elle faite, que le Désir, tenant d'une main sa robe retroussée jusqu'au genou, survient, les voit et s'en empare. O vous, buveurs d'eau ! est-ce donc par le secours de cette source enchanteresse, que vous avez tant de fois tourné et retourné le monde à votre gré ? Foulant aux pieds l'impuissant, écrasant son visage, et changeant même quelquefois la forme et l'aspect de la nature ? »

Si par ce système d'inaction, joint à notre système alimentaire, vous n'obteniez pas des résultats satisfaisants, jetez vous à corps perdu dans un autre système que nous allons développer.

L'homme a une somme donnée d'énergie. Tel homme ou telle femme est à tel autre, comme dix est à trente, comme un est à cinq, et il est un degré que chacun de nous ne dépasse pas. La quantité d'énergie ou de volonté, que chacun de nous possède, se déploie comme le son : elle est tantôt faible, tantôt forte ; elle se modifie selon les octaves qu'il lui est permis de parcourir. Cette force est unique, et bien qu'elle se résolve en désirs, en passions, en labeurs d'intelligence ou en travaux corporels, elle accourt là où l'homme l'appelle. Un boxeur la dépense en coups de poing, le boulanger à pétrir son pain, le poète dans une exaltation qui en

absorbe et en demande une énorme quantité, le danseur la fait passer dans ses pieds ; enfin, chacun la distribue à sa fantaisie, et que je voie ce soir le Minotaure assis tranquillement sur mon lit, si vous ne savez pas comme moi où il s'en dépense le plus. Presque tous les hommes consument en des travaux nécessaires ou dans les angoisses de passions funestes, cette belle somme d'énergie et de volonté dont leur a fait présent la nature ; mais nos femmes honnêtes sont toutes en proie aux caprices et aux luttes de cette puissance qui ne sait où se prendre. Si chez votre femme, l'énergie n'a pas succombé sous le régime diététique, jetez-la dans un mouvement toujours croissant. Trouvez les moyens de faire passer la somme de force, par laquelle vous êtes gêné, dans une occupation qui la consomme entièrement. Sans attacher une femme à la manivelle d'une manufacture, il y a mille moyens de la lasser sous le fléau d'un travail constant.

Tout en vous abandonnant les moyens d'exécution, lesquels changent selon bien des circonstances, nous vous indiquerons la danse comme un des plus beaux gouffres où s'ensevelissent les amours. Cette matière ayant été assez bien traitée par un contemporain, nous le laisserons parler.

« Telle pauvre victime qu'admire un cercle enchanté paie bien cher ses succès. Quel fruit faut-il attendre d'efforts si peu proportionnés aux moyens d'un sexe délicat ? Les muscles, fatigués sans discréption, consomment sans mesure. Les esprits, destinés à nourrir le feu des passions et le travail du cerveau, sont détournés de leur route. L'absence des désirs, le goût du repos, le choix exclusif d'aliments substantiels, tout indique une nature appauvrie, plus avide de réparer que de jouir. Aussi un indigène des coulisses me disait-il un jour : — « Qui a vécu avec des danseuses, a vécu de mouton ; car leur épuisement ne peut se passer de cette nourriture énergique. » Croyez-moi donc, l'amour qu'une danseuse inspire est bien trompeur : on rencontre avec dépit, sous un printemps factice, un sol froid et avare, et des sens incombustibles. Les médecins calabrois ordonnent la danse pour remède aux passions hystériques qui sont communes parmi les femmes de leur pays, et les Arabes usent à peu près de la même recette pour les nobles cavales dont le tempérament trop lascif empêche la fécondité. « Bête comme un danseur » est un proverbe connu au théâtre. Enfin, les meilleures têtes de l'Eu-

rope sont convaincues que toute danse porte en soi une qualité éminemment réfrigérante.

En preuve à tout ceci, il est nécessaire d'ajouter d'autres observations. « La vie des pasteurs donna naissance aux amours dérégées. Les mœurs des tisserandes furent horriblement décriées dans la Grèce. Les Italiens ont consacré un proverbe à la lubricité des boiteuses. Les Espagnols, dont les veines reçurent par tant de mélanges l'incontinence africaine, déposent le secret de leurs désirs dans cette maxime qui leur est familière : *Muger y gallina pierna quebrantada* ; il est bon que la femme et la poule aient une jambe rompue. La profondeur des Orientaux dans l'art des voluptés se décèle tout entière par cette ordonnance du kalife Hakim, fondateur des Druses, qui défendit, sous peine de mort, de fabriquer dans ses états aucune chaussure de femme. Il semble que sur tout le globe les tempêtes du cœur attendent, pour éclater, le repos des jambes ! »

Quelle admirable manœuvre que de faire danser une femme et de ne la nourrir que de viandes blanches !...

Ne croyez pas que ces observations, aussi vraies que spirituellement rendues, contrarient notre système précédent ; par celui-ci comme par celui-là vous arriverez à produire chez une femme cette atonie tant désirée, gage de repos et de tranquillité. Par le dernier vous laissez une porte ouverte pour que l'ennemi s'ensuive ; par l'autre vous le tuez.

Là, il nous semble entendre des gens timorés et à vues étroites, s'élevant contre notre hygiène au nom de la morale et des sentiments.

La femme n'est-elle donc pas douée d'une âme ? N'a-t-elle pas comme nous des sensations ? De quel droit, au mépris de ses douleurs, de ses idées, de ses besoins, la travaille-t-on comme un vil métal duquel l'ouvrier fait un éteignoir ou un flambeau ? Serait-ce parce que ces pauvres créatures sont déjà faibles et malheureuses qu'un brutal s'arrogerait le pouvoir de les tourmenter exclusivement au profit de ses idées plus ou moins justes ? Et si par votre système débilitant ou échauffant qui allonge, ramollit, pétrit les fibres, vous causiez d'affreuses et cruelles maladies, si vous conduisiez au tombeau une femme qui vous est chère, si, si, etc.

Voici notre réponse :

Avez-vous jamais compté combien de formes diverses Arlequin

et Pierrot donnent à leur petit chapeau blanc ? ils le tournent et retournent si bien, que successivement ils en font une toupie, un bateau, un verre à boire, une demi-lune, un berret, une corbeille, un poisson, un fouet, un poignard, un enfant, une tête d'homme, etc.

Image exacte du despotisme avec lequel vous devez manier et remanier votre femme.

La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat, elle est mobilière, car la possession vaut titre ; enfin, la femme n'est, à proprement parler, qu'une annexe de l'homme ; or, tranchez, coupez, rognez, elle vous appartient à tous les titres. Ne vous inquiétez en rien de ses murmures, de ses cris, de ses douleurs ; la nature l'a faite à notre usage et pour tout porter : enfants, chagrins, coups et peines de l'homme.

Ne nous accusez pas de dureté. Dans tous les codes des nations soi-disant civilisées, l'homme a écrit les lois qui règlent le destin des femmes sous cette épigraphe sanglante : *Vae victis !* Malheur aux faibles.

Enfin, songez à cette dernière observation, la plus prépondérante peut-être de toutes celles que nous avons faites jusqu'ici : si ce n'est pas vous, mari, qui brisez sous le fléau de votre volonté ce faible et charmant roseau ; ce sera, j'oublie encore, un célibataire capricieux et despote ; elle supportera deux fléaux au lieu d'un. Tout compensé, l'humanité vous engagera donc à suivre les principes de notre hygiène.

MEDITATION XIII DES MOYENS PERSONNELS

Peut-être les Méditations précédentes auront-elles plutôt développé des systèmes généraux de conduite, qu'elles n'auront présenté les moyens de repousser la force par la force. Ce sont des pharmacopées et non pas des topiques. Or, voici maintenant les moyens personnels que la nature vous a mis entre les mains, pour vous défendre ; car la Providence n'a oublié personne : si elle a donné à la seppia (poisson de l'Adriatique) cette couleur noire qui lui sert à produire un nuage au sein duquel elle se dérobe à son ennemi, vous devez bien penser qu'elle n'a pas laissé un mari sans épée : or, le moment est venu de tirer la vôtre.

Vous avez dû exiger, en vous mariant, que votre femme nourrirait ses enfants : alors, jetez-la dans les embarras et les soins d'une grossesse ou d'une nourriture, vous reculerez ainsi le danger au moins d'un an ou deux. Une femme occupée à mettre au monde et à nourrir un marmot, n'a réellement pas le temps de songer à un amant ; outre qu'elle est, avant et après sa couche, hors d'état de se présenter dans le monde. En effet, comment la plus immodeste des femmes distinguées, dont il est question dans cet ouvrage, oserait-elle se montrer enceinte, et promener ce fruit caché, son accusateur public ? O lord Byron, toi qui ne voulais pas voir les femmes mangeant !...

Six mois après son accouchement, et quand l'enfant a bien tété, à peine une femme commence-t-elle à pouvoir jouir de sa fraîcheur et de sa liberté.

Si votre femme n'a pas nourri son premier enfant, vous avez trop d'esprit pour ne pas tirer parti de cette circonstance et lui faire désirer de nourrir celui qu'elle porte. Vous lui lisez l'*Emile* de Jean-Jacques, vous enflammez son imagination pour les devoirs des mères, vous exaltez son moral, etc. ; enfin, vous êtes un sot ou un homme d'esprit ; et, dans le premier cas même, en lisant cet ouvrage, vous seriez toujours minotaure ; dans le second, vous devez comprendre à demi-mot.

Ce premier moyen vous est virtuellement personnel. Il vous donnera bien du champ devant vous pour mettre à exécution les autres moyens.

Depuis qu'Alcibiade coupa les oreilles et la queue à son chien, pour rendre service à Périclès, qui avait sur les bras une espèce de guerre d'Espagne et des fournitures Ouvrard, dont s'occupaient alors les Athéniens, il n'existe pas de ministre qui n'ait cherché à couper les oreilles à quelque chien.

Enfin, en médecine, lorsqu'une inflammation se déclare sur un point capital de l'organisation, on opère une petite contre-révolution sur un autre point, par des moxas, des scarifications, des acupunctures, etc.

Un autre moyen consiste donc à poser à votre femme un moxa, ou à lui fourrer dans l'esprit quelque aiguille qui la pique fortement et fasse diversion en votre faveur.

Un homme de beaucoup d'esprit avait fait durer sa Lune de Miel environ quatre années ; la Lune décroissait et il commençait

à apercevoir l'arc fatal. Sa femme était précisément dans l'état où nous avons représenté toute femme honnête à la fin de notre première partie : elle avait *pris du goût* pour un assez mauvais sujet, petit, laid ; mais enfin ce n'était pas son mari. Dans cette conjoncture, ce dernier s'avisa d'une coupe de queue de chien qui renouvela, pour plusieurs années, le bail fragile de son bonheur. Sa femme s'était conduite avec tant de finesse, qu'il eût été fort embarrassé de défendre sa porte à l'amant avec lequel elle s'était trouvé un rapport de parenté très éloignée. Le danger devenait de jour en jour plus imminent. Odeur de Minotaure se sentait à la ronde. Un soir, le mari resta plongé dans un chagrin, profond, visible, affreux. Sa femme en était déjà venue à lui montrer plus d'amitié qu'elle n'en ressentait même au temps de la Lune de Miel ; et dès lors, questions sur questions. De sa part, silence morne. Les questions redoublent, il échappe à monsieur des réticences, elles annonçaient un grand malheur ! Là, il avait appliqué un moxa japonnais qui brûlait comme un auto-da-fé de 1600. La femme employa d'abord mille manœuvres pour savoir si le chagrin de son mari était causé par cet amant en herbe : première intrigue pour laquelle elle déploya mille ruses. L'imagination trottait... de l'amant ? il n'en était plus question. Ne fallait-il pas, avant tout, découvrir le secret de son mari. Un soir, le mari, poussé par l'envie de confier ses peines à sa tendre amie, lui déclare que toute leur fortune est perdue. Il faut renoncer à l'équipage, à la loge aux Bouffes, aux bals, aux fêtes, à Paris ; peut-être en s'exilant dans une terre, pendant un an ou deux, pourront-ils tout recouvrer ! S'adressant à l'imagination de sa femme, à son cœur, il la plaignit de s'être attachée au sort d'un homme amoureux d'elle, il est vrai, mais sans fortune ; il s'arracha quelques cheveux, et force fut à sa femme de s'exalter au profil de l'honneur ; alors, dans le premier délire de cette fièvre conjugale, il la conduisit à sa terre. Là, nouvelles scarifications, sinapismes sur sinapismes, nouvelles queues de chien coupées : il fit bâtir une aile gothique au château ; madame retourna dix fois le parc pour avoir des eaux, des lacs, des mouvements de terrain, etc., enfin le mari, au milieu de cette besogne, n'oubliait pas la sienne : lectures curieuses, soins délicats, etc. Notez qu'il ne s'avisa jamais d'avouer à sa femme cette ruse, et si la fortune revint, ce fut précisément par suite de la construction des ailes et des sommes énormes dépensées à faire des

rivières ; il lui prouva que le lac donnait une chute d'eau, sur laquelle vinrent des moulins, etc. Voilà un moxa conjugal bien entendu, car ce mari n'oublia ni de faire des enfants, ni d'inviter des voisins ennuyeux, bêtes, ou âgés ; et, s'il venait l'hiver à Paris, il jetait sa femme dans un tel tourbillon de bals et de courses, qu'elle n'avait pas une minute à donner aux amants, fruits nécessaires d'une vie oisive.

Les voyages en Italie, en Suisse, en Grèce, les maladies subites qui exigent les eaux, et les eaux les plus éloignées sont d'assez bons moxas. Enfin, un homme d'esprit doit savoir en trouver mille pour un.

Continuons l'examen de nos moyens personnels.

Ici nous vous ferons observer que nous raisonnons d'après une hypothèse, sans laquelle vous laisseriez là le livre, à savoir : que votre Lune de Miel a duré un temps assez honnête, et que la demoiselle de qui vous avez fait votre femme était vierge ; au cas contraire, et d'après les mœurs françaises, votre femme ne vous aurait épousé que pour devenir inconséquente.

Au moment où commence, dans votre ménage, la lutte entre la vertu et l'inconséquence, toute la question réside dans un parallèle perpétuel et involontaire que votre femme établit entre vous et son amant.

Là, il existe encore pour vous un moyen de défense, entièrement personnel, rarement employé par les maris, mais que des hommes supérieurs ne craignent pas d'essayer. Il consiste à l'emporter sur l'amant, sans que votre femme puisse soupçonner votre dessein. Vous devez l'amener à se dire avec dépit, un soir, pendant qu'elle met ses papillottes : « Mais mon mari vaut mieux. »

Pour réussir, vous devez, ayant sur l'amant l'avantage immense de connaître le caractère de votre femme, et sachant comment on la blesse, vous devez, avec toute la finesse d'un diplomate, faire commettre des gaucheries à cet amant, en le rendant déplaisant par lui-même, sans qu'il s'en doute.

D'abord, selon l'usage, cet amant recherchera votre amitié, ou vous aurez des amis communs ; alors, soit par ces amis, soit par des insinuations adroïtement perfides, vous le trompez sur des points essentiels ; et, avec un peu d'habileté, vous voyez votre femme éconduisant son amant, sans que ni elle ni lui ne puissent jamais en deviner la raison. Vous avez créé là, dans l'intérieur de

vos ménages, une comédie en cinq actes, où vous jouez, à votre profit, les rôles si brillants de Figaro ou d'Almaviva ; et, pendant quelques mois, vous vous amusez d'autant plus, que votre amour-propre, votre vanité, votre intérêt, tout est vivement mis en jeu.

J'ai eu le bonheur de plaire dans ma jeunesse à un vieil émigré qui me donna ces derniers rudiments d'éducation que les jeunes gens reçoivent ordinairement des femmes. Cet ami, dont la mémoire me sera toujours chère, m'apprit, par son exemple, à mettre en œuvre ces stratagèmes diplomatiques qui demandent autant de finesse que de grâce.

Le comte de Nocé était revenu de Coblenz au moment où il y eut pour les nobles du péril à être en France. Jamais créature n'eut autant de courage et de bonté, autant de ruse et d'abandon. Agé d'une soixantaine d'années, il venait d'épouser une demoiselle de vingt-cinq ans, poussé à cet acte de folie par sa charité : il arrachait cette pauvre fille au despotisme d'une mère capricieuse. — Voulez-vous être ma veuve ?... avait dit à mademoiselle de Pontivy cet aimable vieillard ; mais son âme était trop aimante pour ne pas s'attacher à sa femme, plus qu'un homme sage ne doit le faire. Comme pendant sa jeunesse il avait été manqué par quelques-unes des femmes les plus spirituelles de la cour de Louis XV, il ne désespérait pas trop de préserver la comtesse de tout encombre... Quel homme ai-je jamais vu mettant mieux que lui en pratique tous les enseignements que j'essaie de donner aux maris ! Que de charmes ne savait-il pas répandre dans la vie par ses manières douces et sa conversation spirituelle. Sa femme ne sut qu'après sa mort et par moi qu'il avait la goutte. Ses lèvres distillaient l'aménité comme ses yeux respiraient l'amour. Il s'était prudemment retiré au sein d'une vallée, auprès d'un bois, et Dieu sait les promenades qu'il entreprenait avec sa femme !... Son heureuse étoile voulut que mademoiselle de Pontivy eût un cœur excellent, et possédât à un haut degré cette exquise délicatesse, cette pudeur de sensitive, qui embelliraient, je crois, la plus laide fille du monde. Tout à coup, un de ses neveux, joli militaire échappé aux désastres de Moscou, revint chez l'oncle, autant pour savoir jusqu'à quel point il avait à craindre des cousins, que dans l'espoir de guerroyer avec la tante. Ses cheveux noirs, ses moustaches, le babil avantageux de l'état-major, une certaine *disinvol-*

tura aussi élégante que légère, des yeux vifs, tout contrastait entre l'oncle et le neveu. J'arrivai précisément au moment où la jeune comtesse montrait le trictrac à son parent. Le proverbe dit que les femmes n'apprennent ce jeu que de leurs amants, et réciproquement. Or, pendant une partie, monsieur de Nocé avait surpris le matin même entre sa femme et le vicomte un de ces regards confusément empreints d'innocence, de peur et de désir. Le soir, il nous proposa une partie de chasse, qui fut acceptée. Jamais je ne le vis si dispos et si gai qu'il le parut le lendemain matin, malgré les sommations de sa goutte qui lui réservait une prochaine attaque. Le diable n'aurait pas su mieux que lui mettre la bagatelle sur le tapis. Il était ancien mousquetaire gris, et avait connu Sophie Arnoult. C'est tout dire. La conversation devint bientôt la plus gaillarde du monde entre nous trois ; Dieu m'en absolve ! — Je n'aurais jamais cru que mon oncle fût une si bonne lame ! me dit le neveu. Nous fîmes une halte, et quand nous fûmes tous trois assis sur la pelouse d'une des plus vertes clairières de la forêt, le comte nous avait amenés à discourir sur les femmes mieux que Brantôme et l'Aloysia. — « Vous êtes bien heureux sous ce gouvernement-ci, vous autres !... les femmes ont des mœurs !... (Pour apprécier l'exclamation du vieillard, il faudrait avoir écouté les horreurs que le capitaine avait racontées.) Et, reprit le comte, c'est un des biens que la révolution a produits. Ce système donne aux passions bien plus de charme et de mystère. Autrefois, les femmes étaient faciles ; eh ! bien, vous ne sauriez croire combien il fallait d'esprit et de verve pour réveiller ces tempéraments usés : nous étions toujours sur le qui vive. Mais aussi, un homme devenait célèbre par une gravelure bien dite ou par une heureuse insolence. Les femmes aiment cela, et ce sera toujours le plus sûr moyen de réussir auprès d'elles !... » Ces derniers mots furent dits avec un dépit concentré. Il s'arrêta et fit jouer le chien de son fusil comme pour déguiser une émotion profonde — « Ah ! bah ! dit-il, mon temps est passé ! Il faut avoir l'imagination jeune... et le corps aussi !... Ah ! pourquoi me suis-je marié ? Ce qu'il y a de plus perfide chez les filles élevées par les mères qui ont vécu à cette brillante époque de la galanterie, c'est qu'elles affichent un air de candeur, une pruderie... Il semble que le miel le plus doux offenserait leurs lèvres délicates, et ceux qui les connaissent savent qu'elles mangeraient des dragées de sel ! » Il se leva, haussa son

fusil par un mouvement de rage ; et, le lançant sur la terre, il en enfonça presque la crosse dans le gazon humide. — « Il parait que la chère tante aime les fariboles !... » me dit tout bas l'officier. — « Ou les dénoûments qui ne traînent pas ! » ajoutai-je. Le neveu tira sa cravate, rajusta son col, et sauta comme une chèvre calabroise.

Nous rentrâmes sur les deux heures après midi. Le comte m'emmena chez lui jusqu'au dîner, sous prétexte de chercher quelques médailles desquelles il m'avait parlé pendant notre retour au logis. Le dîner fut sombre. La comtesse prodiguait à son neveu les rigueurs d'une politesse froide. Rentrés au salon, le comte dit à sa femme : — « Vous faites votre trictrac ?... nous allons vous laisser. » La jeune comtesse ne répondit pas. Elle regardait le feu et semblait n'avoir pas entendu. Le mari s'avança de quelques pas vers la porte en m'invitant par un geste de main à le suivre. Au bruit de sa marche, sa femme retourna vivement la tête. — « Pourquoi nous quitter ?... dit-elle ; vous avez bien demain tout le temps de montrer à monsieur des revers de médailles. » Le comte resta. Sans faire attention à la gêne imperceptible qui avait succédé à la grâce militaire de son neveu, le comte déploya pendant toute la soirée le charme inexprimable de sa conversation. Jamais je ne le vis si brillant ni si affectueux. Nous parlâmes beaucoup des femmes. Les plaisanteries de notre hôte furent marquées au coin de la plus exquise délicatesse. Il m'était impossible à moi-même de voir des cheveux blancs sur sa tête chenue ; car elle brillait de cette jeunesse de cœur et d'esprit qui efface les rides et fond la neige des hivers. Le lendemain le neveu partit. Même après la mort de monsieur de Nocé, et en cherchant à profiter de l'intimité de ces causeries familiaires où les femmes ne sont pas toujours sur leurs gardes, je n'ai jamais pu savoir quelle impertinence commit alors le vicomte envers sa tante. Cette insolence devait être bien grave, car depuis cette époque, madame de Nocé n'a pas voulu revoir son neveu et ne peut, même aujourd'hui, en entendre prononcer le nom sans laisser échapper un léger mouvement de sourcils. Je ne devinai pas tout de suite le but de la chasse du comte de Nocé ; mais plus tard je trouvai qu'il avait joué bien gros jeu.

Cependant, si vous venez à bout de remporter, comme monsieur de Nocé, une si grande victoire, n'oubliez pas de mettre singulièrement en pratique le système des moxas ; et ne vous imaginez pas que l'on puisse recommencer impunément de semblables tours de

force. En prodiguant ainsi vos talents, vous finiriez par vous démonétiser dans l'esprit de votre femme ; car elle exigerait de vous en raison double de ce que vous lui donneriez, et il arriverait un moment où vous resteriez court. L'âme humaine est soumise, dans ses désirs, à une sorte de progression arithmétique dont le but et l'origine sont également inconnus. De même que le mangeur d'opium doit toujours doubler ses doses pour obtenir le même résultat, de même notre esprit, aussi impérieux qu'il est faible, veut que les sentiments, les idées et les choses aillent en croissant. De là est venue la nécessité de distribuer habilement l'intérêt dans une œuvre dramatique, comme de graduer les remèdes en médecine. Ainsi vous voyez que si vous abordez jamais l'emploi de ces moyens, vous devez subordonner votre conduite hardie à bien des circonstances, et la réussite dépendra toujours des ressorts que vous emploierez.

Enfin, avez-vous du crédit, des amis puissants ? occupez-vous un poste important ? Un dernier moyen coupera le mal dans sa racine. N'aurez-vous pas le pouvoir d'enlever à votre femme son amant par une promotion, par un changement de résidence, ou par une permutation, s'il est militaire ? Vous supprimez la correspondance, et nous en donnerons plus tard moyens ; or, *sublatâ causâ, tollitur effectus*, paroles latines qu'on peut traduire à volonté par : pas d'effet sans cause ; pas d'argent, pas de Suisses.

Néanmoins vous sentez que votre femme pourrait facilement choisir un autre amant ; mais, après ces moyens préliminaires, vous aurez toujours un moxa tout prêt, afin de gagner du temps et voir à vous tirer d'affaire par quelques nouvelles ruses.

Sachez combiner le système des moxas avec les déceptions mimiques de Carlin. L'immortel Carlin, de la comédie italienne, tenait toute une assemblée en suspens et en gaîté pendant des heures entières par ces seuls mots variés avec tout l'art de la pantomime et prononcés de mille inflexions de voix différentes. « Le roi dit à la reine. — La reine dit au roi. » Imitez Carlin. Trouvez le moyen de laisser toujours votre femme en échec, afin de n'être pas *mat* vous-même. Prenez vos grades auprès des ministres constitutionnels dans l'art de promettre. Habituez-vous à savoir montrer à propos le polichinelle qui fait courir un enfant après vous, sans qu'il puisse s'apercevoir du chemin parcouru. Nous sommes tous enfants, et les femmes sont assez disposées par leur curiosité à perdre leur temps à la poursuite d'un feu follet. Flamme brillante et trop

tôt évanouie, l'imagination n'est-elle pas là pour vous secourir ?

Enfin, étudiez l'art heureux d'être et de ne pas être auprès d'elle, de saisir les moments où vous obtiendrez des succès dans son esprit, sans jamais l'assommer de vous, de votre supériorité, ni même de son bonheur. Si l'ignorance dans laquelle vous la retenez n'a pas tout à fait aboli son esprit, vous vous arrangerez si bien que vous vous désirerez encore quelque temps l'un et l'autre.

MEDITATION XIV DES APPARTEMENTS

Les moyens et les systèmes qui précèdent sont en quelque sorte purement moraux. Ils participent à la noblesse de notre âme et n'ont rien de répugnant ; mais maintenant nous allons avoir recours aux précautions à la Bartholo. N'allez pas mollir. Il y a un courage marital, comme un courage civil et militaire, comme un courage de garde national.

Quel est le premier soin d'une petite fille après avoir acheté une perruche ? n'est-ce pas de l'enfermer dans une belle cage d'où elle ne puisse plus sortir sans sa permission ?

Cet enfant vous apprend ainsi votre devoir.

Tout ce qui tient à la disposition de votre maison et de ses appartements sera donc conçu dans la pensée de ne laisser à votre femme aucune ressource, au cas où elle aurait décrété de vous livrer au minotaure ; car la moitié des malheurs arrivent par les déplorables facilités que présentent les appartements.

Avant tout, songez à avoir pour concierge *un homme seul* et entièrement dévoué à votre personne. C'est un trésor facile à trouver : quel est l'homme qui n'a pas toujours, de par le monde, ou un père nourricier ou quelque vieux serviteur qui jadis l'a fait sauter sur ses genoux.

Une haine d'Atrée et de Thyeste devra s'élever par vos soins entre votre femme et ce Nestor, gardien de votre porte. Cette porte est l'Alpha et l'Oméga d'une intrigue. Toutes les intrigues en amour ne se réduisent-elles pas toujours à ceci : entrer, sortir ?

Votre maison ne vous servirait à rien si elle n'était pas entre cour et jardin, et construite de manière à n'être en contact avec nulle autre.

Vous supprimerez d'abord dans vos appartements de réception

les moindres cavités. Un placard, ne contient-il que six pots de confitures, doit être muré. Vous vous préparez à la guerre, et la première pensée d'un général est de couper les vivres à son ennemi. Aussi, toutes les parois seront-elles pleines, afin de présenter à l'œil des lignes faciles à parcourir, et qui permettent de reconnaître sur-le-champ le moindre objet étranger. Consultez les restes des monuments antiques, et vous verrez que la beauté des appartements grecs et romains venait principalement de la pureté des lignes, de la netteté des parois, de la rareté des meubles. Les Grecs auraient souri de pitié en apercevant dans un salon les hiatus de nos armoires.

Ce magnifique système de défense sera surtout mis en vigueur dans l'appartement de votre femme. Ne lui laissez jamais draper son lit de manière à ce qu'on puisse se promener autour dans un dédale de rideaux. Soyez impitoyable sur les communications. Mettez sa chambre au bout de vos appartements de réception. N'y souffrez d'issue que sur les salons, afin de voir, d'un seul regard, ceux qui vont et viennent chez elle.

Le Mariage de Figaro vous aura sans doute appris à placer la chambre de votre femme à une grande hauteur du sol. Tous les célibataires sont des Chérubins.

Votre fortune, donne sans doute, à votre femme le droit d'exiger un cabinet de toilette, une salle de bain et l'appartement d'une femme de chambre ; alors, pensez à Suzanne, et ne commettez jamais la faute de pratiquer ce petit appartement-là au-dessous de celui de madame ; mettez-le toujours au-dessus ; et ne craignez pas de déshonorer votre hôtel par de hideuses coupures dans les fenêtres.

Si le malheur veut que ce dangereux appartement communique avec celui de votre femme par un *escalier dérobé*, consultez long-temps votre architecte ; que son génie s'épuise à rendre à cet escalier sinistre, l'innocence de l'escalier primitif, l'échelle du meunier ; que cet escalier, nous vous en conjurons, n'ait aucune cavité perfide ; que ses marches anguleuses et raides ne présentent jamais cette voluptueuse courbure dont se trouvaient si bien Faublas et Justine en attendant que le marquis de B., fût sorti. Les architectes, aujourd'hui, font des escaliers préférables à des ottomanes. Rétablissez plutôt le vertueux colimaçon de nos ancêtres.

En ce qui concerne les cheminées de l'appartement de madame,

vous aurez soin de placer dans les tuyaux une grille en fer à cinq pieds de hauteur au-dessus du manteau de la cheminée, dût-on la sceller de nouveau à chaque ramonage. Si votre femme trouvait cette précaution ridicule, allégez les nombreux assassinats commis au moyen des cheminées. Presque toutes les femmes ont peur des voleurs.

Le lit est un de ces meubles décisifs dont la structure doit être longuement méditée. Là tout est d'un intérêt capital. Voici les résultats d'une longue expérience. Donnez à ce meuble une forme assez originale pour qu'on puisse toujours le regarder sans déplaisir au milieu des modes qui se succèdent avec rapidité en détruisant les créations précédentes du génie de nos décorateurs, car il est essentiel que votre femme ne puisse pas changer à volonté ce théâtre du plaisir conjugal. La base de ce meuble sera pleine, massive, et ne laissera aucun intervalle perfide entre elle et le parquet. Et souvenez-vous bien que la dona Julia de Byron avait caché don Juan sous son oreiller. Mais il serait ridicule de traiter légèrement un sujet si délicat.

LXII.

Le lit est tout le mariage.

Aussi ne tarderons-nous pas à nous occuper de cette admirable création du génie humain, invention que nous devons inscrire dans notre reconnaissance bien plus haut que les navires, que les armes à feu, que le briquet de Fumade, que les voitures et leurs roues, que les machines à vapeur, à simple ou double pression, à siphon ou à détente, plus haut même que les tonneaux et les bouteilles. D'abord, le lit tient de tout cela pour peu qu'on y réfléchisse ; mais si l'on vient à songer qu'il est notre second père et que la moitié la plus tranquille et la plus agitée de notre existence s'écoule sous sa couronne protectrice, les paroles manquent pour faire son éloge. (Voyez la Méditation XVII, intitulée : *Théorie du lit.*)

Lorsque la *guerre*, de laquelle nous parlerons dans notre Troisième Partie, éclatera entre vous et madame, vous aurez toujours d'ingénieux prétextes pour fouiller dans ses commodes et dans ses secrétaires ; car si votre femme s'avisa de vous dérober une statue, il est de votre intérêt de savoir où elle l'a cachée. Un *gynécée* construit d'après ce système vous permettra de reconnaître d'un

seul coup d'œil s'il contient deux livres de soie de plus qu'à l'ordinaire. Laissez-y pratiquer une seule armoire, vous êtes perdu ! Accoutumez surtout votre femme, pendant la Lune de Miel, à déployer une excessive recherche dans la tenue des appartements : que rien n'y traîne. Si vous ne l'habituez pas à un soin minutieux, si les mêmes objets ne se retrouvent pas éternellement aux mêmes places, elle vous introduirait un tel désordre, que vous ne pourriez plus voir s'il y a ou non les deux livres de soie de plus ou de moins.

Les rideaux de vos appartements seront toujours en étoffes très-diaphanes, et le soir vous contracterez l'habitude de vous promener de manière à ce que madame ne soit jamais surprise de vous voir aller jusqu'à la fenêtre par distraction. Enfin, pour finir l'article des croisées, faites-les construire dans votre hôtel de telle sorte que l'appui ne soit jamais assez large pour qu'on y puisse placer un sac de farine. L'appartement de votre femme une fois arrangé d'après ces principes, existât-il dans votre hôtel des niches à loger tous les saints du Paradis, vous êtes en sûreté. Vous pourrez tous les soirs, de concert avec votre ami le concierge, balancer l'entrée par la sortie ; et, pour obtenir des résultats certains, rien ne vous empêcherait même de lui apprendre à tenir un livre de visites en partie double.

Si vous avez un jardin, ayez la passion des chiens. En laissant toujours sous vos fenêtres un de ces incorruptibles gardiens, vous tiendrez en respect le Minotaure, surtout si vous habituez votre ami quadrupède à ne rien prendre de substantiel que de la main de votre concierge, afin que des célibataires sans délicatesse ne puissent pas l'empoisonner.

Toutes ces précautions se prendront naturellement et de manière à n'éveiller aucun soupçon. Si des hommes ont été assez imprudents pour ne pas avoir établi, en se mariant, leur domicile conjugal d'après ces savants principes, ils devront au plus tôt vendre leur hôtel, en acheter un autre, ou prétexter des réparations et remettre la maison à neuf.

Vous bannirez impitoyablement de vos appartements les canapés, les ottomanes, les causeuses, les chaises longues, etc. D'abord, ces meubles ornent maintenant le ménage des épiciers, on les trouve partout, même chez les coiffeurs ; mais c'est essentiellement des meubles de perdition ; jamais je n'ai pu les voir sans frayeur, il m'a toujours semblé y apercevoir le diable avec ses cornes et son pied fourchu.

Après tout rien de si dangereux qu'une chaise, et il est bien malheureux qu'on ne puisse pas enfermer les femmes entre quatre murs !... Quel est le mari qui, en s'asseyant sur une chaise disjointe, n'est pas toujours porté à croire qu'elle a reçu l'instruction du *Sopha* de Crébillon fils ? Mais nous avons heureusement arrangé vos appartements d'après un système de prévision tel que rien ne peut y arriver de fatal, à moins que vous n'y consentiez par votre négligence.

Un défaut que vous contracterez (et ne vous en corrigez jamais) sera une espèce de curiosité distraite qui vous portera sans cesse à examiner toutes les boîtes, à mettre cen dessus dessous les nécessaires. Vous procéderiez à cette visite domiciliaire avec originalité, gracieusement, et chaque fois vous obtiendrez votre pardon en excitant la gaieté de votre femme.

Vous manifesterez toujours aussi l'étonnement le plus profond à l'aspect de chaque meuble nouvellement mis dans cet appartement si bien rangé. Sur-le-champ vous vous en ferez expliquer l'utilité ; puis vous mettrez votre esprit à la torture pour deviner s'il n'a point un emploi tacite, s'il n'enferme pas de perfides cachettes.

Ce n'est pas tout. Vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que votre jolie perruche ne restera dans sa cage qu'autant que cette cage sera belle. Les moindres accessoires respireront donc l'élégance et le goût. L'ensemble offrira sans cesse un tableau simple et gracieux. Vous renouvellerez souvent les tentures et les mousselaines. La fraîcheur du décor est trop essentielle pour économiser sur cet article. C'est le mouron matinal que les enfants mettent soigneusement dans la cage de leurs oiseaux, pour leur faire croire à la verdure des prairies. Un appartement de ce genre est alors l'*ultima ratio* des maris : une femme n'a rien à dire quand on lui a tout prodigué.

Les maris condamnés à habiter des appartements à loyer sont dans la plus horrible de toutes les situations.

Quelle influence heureuse ou fatale le portier ne peut-il pas exercer sur leur sort !

Leur maison ne sera-t-elle pas flanquée à droite et à gauche de deux autres maisons ? Il est vrai qu'en plaçant d'un seul côté l'appartement de leurs femmes, le danger diminuera de moitié ; mais ne sont-ils pas obligés d'apprendre par cœur et de méditer l'âge, l'état, la fortune, le caractère, les habitudes des locataires de la

maison voisine et d'en connaître même les amis et les parents ?

Un mari sage ne se logera jamais à un rez-de-chaussée.

Tout homme peut appliquer à son appartement les précautions que nous avons conseillées au propriétaire d'un hôtel, et alors le locataire aura sur le propriétaire cet avantage, qu'un appartement occupant moins d'espace est beaucoup mieux surveillé.

MEDITATION XV DE LA DOUANE

— Eh ! non, madame, non...

— Car, monsieur, il y aurait là quelque chose de si inconvenant...

— Croyez-vous donc, madame, que nous voulions prescrire de visiter, comme aux barrières, les personnes qui franchissent le seuil de vos appartements ou qui en sortent furtivement, afin de voir s'ils ne vous apportent pas quelque bijou de contrebande ? Eh ! mais il n'y aurait là rien de décent ; et nos procédés, madame, n'auront rien d'odieux, partant rien de fiscal : rassurez-vous.

— Monsieur, la douane conjugale est de tous les expédients de cette Seconde Partie celui qui peut-être réclame de vous le plus de tact, de finesse, et le plus de connaissances acquises *a priori*, c'est-à-dire avant le mariage. Pour pouvoir *exercer*, un mari doit avoir fait une étude profonde du livre de Lavater et s'être pénétré de tous ses principes ; avoir habitué son œil et son entendement à juger, à saisir, avec une étonnante promptitude, les plus légers indices physiques par lesquels l'homme trahit sa pensée.

La Physiognomonie de Lavater a créé une véritable science. Elle a pris place enfin parmi les connaissances humaines. Si, d'abord, quelques doutes, quelques plaisanteries accueillirent l'apparition de ce livre ; depuis, le célèbre docteur Gall est venu, par sa belle théorie du crâne, compléter le système du Suisse, et donner de la solidité à ses fines et lumineuses observations. Les gens d'esprit, les diplomates, les femmes, tous ceux qui sont les rares et fervents disciples de ces deux hommes célèbres, ont souvent eu l'occasion de remarquer bien d'autres signes évidents auxquels on reconnaît la pensée humaine. Les habitudes du corps, l'écriture, le son de la voix, les manières ont plus d'une fois éclairé la femme qui aime, le diplomate qui trompe, l'administrateur habile ou le sou-

verain obligés de démêler d'un coup d'œil l'amour, la trahison ou le mérite inconnus. L'homme dont l'âme agit avec force est comme un pauvre ver-luisant qui, à son insu, laisse échapper la lumière par tous ses pores. Il se meut dans une sphère brillante où chaque effort amène un ébranlement dans la lueur et dessine ses mouvements par de longues traces de feu.

Voilà donc tous les éléments des connaissances que vous devez posséder, car la douane conjugale consiste uniquement dans un examen rapide, mais approfondi, de l'état moral et physique de tous les êtres qui entrent et sortent de chez vous, lorsqu'ils ont vu ou vont voir votre femme. Un mari ressemble alors à une araignée qui, au centre de sa toile imperceptible, reçoit une secousse de la moindre mouche étourdie, et, de loin, écoute, juge, voit ou la proie ou l'ennemi.

Ainsi, vous vous procurerez les moyens d'examiner le célibataire qui sonne à votre porte, dans deux situations bien distinctes : quand il va entrer, quand il est entré.

Au moment d'entrer, combien de choses ne dit-il pas sans seulement desserrer les dents !...

Soit que d'un léger coup de main, ou en plongeant ses doigts à plusieurs reprises dans ses cheveux, il en abaisse et en rehausse le toupet caractéristique ;

Soit qu'il fredonne un air italien ou français, joyeux ou triste, d'une voix de ténor, de contr'alto, de soprano, ou de baryton ;

Soit qu'il s'assure si le bout de sa cravate significative est toujours placé avec grâce ;

Soit qu'il aplatisse le jabot bien plissé ou en désordre d'une chemise de jour ou de nuit ;

Soit qu'il cherche à savoir par un geste interrogateur et furtif si sa perruque blonde ou brune, frisée ou plate, est toujours à sa place naturelle ;

Soit qu'il examine si ses ongles sont propres ou bien coupés ;

Soit que d'une main blanche ou peu soignée, bien ou mal gantée, il refrise ou sa moustache ou ses favoris, ou soit qu'il les passe et repasse entre les dents d'un petit peigne d'écaille ;

Soit que, par des mouvements doux et répétés, il cherche à placer son menton dans le centre exact de sa cravate ;

Soit qu'il se dandine d'un pied sur l'autre, les mains dans ses poches ;

Soit qu'il tourmente sa botte, en la regardant, comme s'il se disait : « Eh ! mais, voilà un pied qui n'est certes pas mal tourné !... »

Soit qu'il arrive à pied ou en voiture, qu'il efface ou non la légère empreinte de boue qui salit sa chaussure ;

Soit même qu'il reste immobile, impassible comme un Hollandais qui fume ;

Soit que, les yeux attachés à cette porte, il ressemble à une âme sortant du purgatoire et attendant saint Pierre et ses clefs ;

Soit qu'il hésite à tirer le cordon de la sonnette ; et soit qu'il le saisisse négligemment, précipitamment, familièrement ou comme un homme sûr de son fait ;

Soit qu'il ait sonné timidement, faisant retentir un tintement perdu dans le silence des appartements comme un premier coup de matines en hiver dans un couvent de Minimes ; ou soit qu'après avoir sonné avec vivacité, il sonne encore, impatienté de ne pas entendre les pas d'un laquais ;

Soit qu'il donne à son haleine un parfum délicat en mangeant une pastille de cachundé ;

Soit qu'il prenne d'un air empesé une prise de tabac, en en chassant soigneusement les grains qui pourraient altérer la blancheur de son linge ;

Soit qu'il regarde autour de lui, en ayant l'air d'estimer la lampe de l'escalier, le tapis, la rampe, comme s'il était marchand de meubles, ou entrepreneur de bâtiments ;

Soit enfin que ce célibataire soit jeune ou âgé, ait froid ou chaud, arrive lentement, tristement ou joyeusement, etc.

Vous sentez qu'il y a là, sur la marche de votre escalier, une masse étonnante d'observations.

Les légers coups de pinceau que nous avons essayé de donner à cette figure vous montrent, en elle, un véritable kaléidoscope moral avec ses millions de désinences. Et nous n'avons même pas voulu faire arriver de femme sur ce seuil révélateur ; car nos remarques, déjà considérables, seraient devenues innombrables et légères comme les grains de sable de la mer.

En effet, devant cette porte fermée, un homme se croit entièrement seul ; et, pour peu qu'il attende, il y commence un monologue muet, un soliloque indéfinissable, où tout, jusqu'à son pas, dévoile ses espérances, ses désirs, ses intentions, ses secrets, ses qualités, ses défauts, ses vertus, etc. ; enfin, un homme est, sur un

palier, comme une jeune fille de quinze ans dans un confessionnal, la veille de sa première communion.

En voulez-vous la preuve ?... Examinez le changement subit opéré sur cette figure et dans les manières de ce célibataire aussitôt que de dehors il arrive au dedans. Le machiniste de l'Opéra, la température, les nuages ou le soleil, ne changent pas plus vite l'aspect d'un théâtre, de l'atmosphère et du ciel.

A la première dalle de votre antichambre, de toutes les myriades d'idées que ce célibataire vous a trahies avec tant d'innocence sur l'escalier, il ne reste pas même un regard auquel on puisse rattacher une observation. La grimace sociale de convention a tout enveloppé d'un voile épais ; mais un mari habile a dû déjà deviner, d'un seul coup d'œil, l'objet de la visite, et lire dans l'âme de l'arrivante comme dans un livre.

La manière dont on aborde votre femme, dont on lui parle, dont on la regarde, dont on la salue, dont on la quitte... il y a là des volumes d'observations plus minutieuses les unes que les autres.

Le timbre de la voix, le maintien, la gêne, un sourire, le silence même, la tristesse, les prévenances à votre égard, tout est indice, et tout doit être étudié d'un regard, sans effort. Vous devez cacher la découverte la plus désagréable sous l'aisance et le langage abondant d'un homme de salon. Dans l'impuissance où nous nous trouvons d'énumérer les immenses détails du sujet, nous nous en remettons entièrement à la sagacité du lecteur, qui doit apercevoir l'étendue de cette science ; elle commence à l'analyse des regards et finit à la perception des mouvements que le dépit imprime à un orteil caché sous le satin d'un soulier ou sous le cuir d'une botte.

Mais la sortie !... car il faut prévoir le cas où vous aurez manqué votre rigoureux examen au seuil de la porte, et la sortie devient alors d'un intérêt capital, d'autant plus que cette nouvelle étude du célibataire doit se faire avec les mêmes éléments, mais en sens inverse de la première.

Il existe cependant, dans la sortie, une situation toute particulière, c'est le moment où l'ennemi a franchi tous les retranchements dans lesquels il pouvait être observé, et qu'il arrive à la rue !... Là, un homme d'esprit doit deviner toute une visite en voyant un homme sous une porte cochère. Les indices sont bien plus rares, mais aussi quelle clarté ! C'est le dénouement, et

l'homme en trahit sur-le-champ la gravité par l'expression la plus simple du bonheur, de la peine ou de la joie.

Les révélations sont alors faciles à recueillir : c'est un regard jeté ou sur la maison, ou sur les fenêtres de l'appartement ; c'est une démarche lente ou oisive ; le frottement des mains du sot, ou la course sautillante du fat, ou la station involontaire de l'homme profondément ému : enfin, vous aviez sur le palier les questions aussi nettement posées que si une académie de province proposait cent écus pour un discours ; à la sortie, les solutions sont claires et précises. Notre tâche serait au-dessus des forces humaines s'il fallait dénombrer les différentes manières dont les hommes trahissent leurs sensations : là, tout est tact et sentiment.

Si vous appliquez ces principes d'observation aux étrangers, à plus forte raison soumettrez-vous votre femme aux mêmes formalités.

Un homme marié doit avoir fait une étude profonde du visage de sa femme. Cette étude est facile, elle est même involontaire et de tous les moments. Pour lui, cette belle physionomie de la femme ne doit plus avoir de mystères. Il sait comment les sensations s'y peignent, et sous quelle expression elles se dérobent au feu du regard.

Le plus léger mouvement de lèvres, la plus imperceptible contraction des narines, les dégradations insensibles de l'œil, l'altération de la voix, et ces nuages indéfinissables qui enveloppent les traits, ou ces flammes qui les illuminent, tout est langage pour vous.

Cette femme est là : tous la regardent, et nul ne peut comprendre sa pensée. Mais, pour vous, la prunelle est plus ou moins colorée, étendue, ou resserrée ; la paupière a vacillé, le sourcil a remué ; un pli, effacé aussi rapidement qu'un sillon sur la mer, a paru sur le front ; la lèvre a été rentrée, elle a légèrement fléchi ou s'est animée... pour vous, la femme a parlé.

Si, dans ces moments difficiles où une femme dissimule en présence de son mari, vous avez l'âme du Sphinx pour la deviner, vous sentez bien que les principes de la douane deviennent un jeu d'enfant à son égard.

En arrivant chez elle ou en sortant, lorsqu'elle se croit seule, enfin votre femme a toute l'imprudence d'une corneille, et se dirait tout haut, à elle-même, son secret : aussi, par le changement

subit de ses traits au moment où elle vous voit, contraction qui, malgré la rapidité de son jeu, ne s'opère pas assez vite pour ne pas laisser voir l'expression qu'avait le visage en votre absence, vous devez lire dans son âme comme dans un livre de plain-chant. Enfin votre femme se trouvera souvent sur le seuil aux monologues, et là, un mari peut à chaque instant vérifier les sentiments de sa femme. Est-il un homme assez insouciant des mystères de l'amour pour n'avoir pas, maintes fois, admiré le pas léger, menu, coquet d'une femme qui vole à un rendez-vous ? Elle se glisse à travers la foule comme un serpent sous l'herbe. Les modes, les étoffes et les pièges éblouissants tendus par les lingères déploient vainement pour elle leurs séductions ; elle va, elle va, semblable au fidèle animal qui cherche la trace invisible de son maître, sourde à tous les compliments, aveugle à tous les regards, insensible même aux légers froissements inséparables de la circulation humaine dans Paris. Oh ! comme elle sent le prix d'une minute ! Sa démarche, sa toilette, son visage commettent mille indiscretions. Mais, ô quel ravissant tableau pour le flâneur, et quelle page sinistre pour un mari, que la physionomie de cette femme quand elle revient de ce logis secret sans cesse habité par son âme !... Son bonheur est signé jusque dans l'indescriptible imperfection de sa coiffure dont le gracieux édifice et les tresses ondoyantes n'ont pas su prendre, sous le peigne cassé du célibataire, cette teinte luisante, ce tour élégant et arrêté que leur imprime la main sûre de la camériste. Et quel adorable laissez-aller dans la démarche ! comment rendre ce sentiment qui répand de si riches couleurs sur son teint, qui ôte à ses yeux toute leur assurance et qui tient à la mélancolie et à la gaieté, à la pudeur et à l'orgueil par tant de liens !

Ces indices, volés à la Méditation *des derniers symptômes*, et qui appartiennent à une situation dans laquelle une femme essaie de tout dissimuler, vous permettent de deviner, par analogie, l'opulente moisson d'observations qu'il vous est réservé de recueillir quand votre femme arrive chez elle, et que, le grand crime n'étant pas encore commis, elle livre innocemment le secret de ses pensées. Quant à nous, nous n'avons jamais vu de palier sans avoir envie d'y clouer une rose des vents et une girouette. Les moyens à employer pour parvenir à se faire dans sa maison une sorte d'observatoire dépendant entièrement des lieux et des cir-

constances, nous nous en rapportons à l'adresse des jaloux pour exécuter les prescriptions de cette Méditation.

MEDITATION XVI CHARTE CONJUGALE

J'avoue que je ne connais guère à Paris qu'une seule maison conçue d'après le système développé dans les deux Méditations précédentes. Mais je dois ajouter aussi que j'ai bâti le système d'après la maison. Cette admirable forteresse appartient à un jeune maître des requêtes, ivre d'amour et de jalouse.

Quand il apprit qu'il existait un homme exclusivement occupé de perfectionner le mariage en France, il eut l'honnêteté de m'ouvrir les portes de son hôtel et de m'en faire voir le gynécée. J'admirai le profond génie qui avait si habilement déguisé les précautions d'une jalouse presque orientale sous l'élégance des meubles, sous la beauté des tapis et la fraîcheur des peintures. Je convins qu'il était impossible à sa femme de rendre son appartement complice d'une trahison.

— Monsieur, dis-je à l'Otello du Conseil-d'état qui ne me paraissait pas très-fort sur la haute politique conjugale, je ne doute pas que madame la vicomtesse n'ait beaucoup de plaisir à demeurer au sein de ce petit paradis ; elle doit même en avoir prodigieusement, surtout si vous y êtes souvent ; mais un moment viendra où elle en aura assez ; car, monsieur, on se lasse de tout, même du sublime. Comment ferez-vous alors quand madame la vicomtesse, ne trouvant plus à toutes vos inventions leur charme primitif, ouvrira la bouche pour bâiller, et peut-être pour vous présenter une requête tendant à obtenir l'exercice de deux droits indispensables à son bonheur : la liberté individuelle, c'est-à-dire la faculté d'aller et de venir selon le caprice de sa *volonté* ; et la liberté de la presse, ou la faculté d'écrire et de recevoir des lettres, sans avoir à craindre votre censure ?...

A peine avais-je achevé ces paroles, que monsieur le vicomte de V*** me serra fortement le bras, et s'écria : — Et voilà bien l'ingratitude des femmes ! S'il y a quelque chose de plus ingrat qu'un roi, c'est un peuple ; mais, monsieur, la femme est encore plus ingrate qu'eux tous. Une femme mariée en agit avec nous

comme les citoyens d'une monarchie constitutionnelle avec un roi : on a beau assurer à ceux-là une belle existence dans un beau pays ; un gouvernement a beau se donner toutes les peines du monde avec des gendarmes, des chambres, une administration et tout l'attirail de la force armée, pour empêcher un peuple de mourir de faim, pour éclairer les villes par le gaz aux dépens des citoyens, pour chauffer tout son monde par le soleil du quarante-cinquième degré de latitude, et pour interdire enfin à tous autres qu'aux percepteurs de demander de l'argent ; il a beau paver, tant bien que mal, des routes,... eh ! bien, aucun des avantages d'une si belle *utopie* n'est apprécié ! Les citoyens veulent autre chose !... Ils n'ont pas honte de réclamer encore le droit de se promener à volonté sur ces routes, celui de savoir où va l'argent donné aux percepteurs ; et enfin le monarque serait tenu de fournir à chacun une petite part du trône, s'il fallait écouter les bavardages de quelques écrivassiers, ou adopter certaines idées tricolores, espèces de polichinelles que fait jouer une troupe de soi-disant patriotes, gens de sac et de corde, toujours prêts à vendre leurs consciences pour un million, pour une femme honnête ou une couronne ducale.

— Monsieur le vicomte, dis-je en l'interrompant, je suis parfaitement de votre avis sur ce dernier point, mais que ferez-vous pour éviter de répondre aux justes demandes de votre femme ?

— Monsieur, je ferai..., je répondrai comme font et comme répondent les gouvernements, qui ne sont pas aussi bêtes que les membres de l'Opposition voudraient le persuader à leurs commettants. Je commencerai par octroyer solennellement une espèce de constitution, en vertu de laquelle ma femme sera déclarée entièrement libre. Je reconnaîtrai pleinement le droit qu'elle a d'aller où bon lui semble, d'écrire à qui elle veut, et de recevoir des lettres en m'interdisant d'en connaître le contenu. Ma femme aura tous les droits du parlement anglais : je la laisserai parler tant qu'elle voudra, discuter, proposer des mesures fortes et énergiques, mais sans qu'elle puisse les mettre à exécution, et puis après.. nous verrons !

— Par saint Joseph !... dis-je en moi-même, voilà un homme qui comprend aussi bien que moi la science du mariage. — Et puis vous verrez, monsieur, répondis-je à haute voix pour obtenir de plus amples révélations, vous verrez que vous serez, un beau matin, tout aussi sot qu'un autre.

— Monsieur, reprit-il gravement, permettez-moi d'achever. Voilà ce que les grands politiques appellent une théorie, mais ils savent faire disparaître cette théorie par la pratique, comme une vraie fumée ; et les ministres possèdent encore mieux que tous les avoués de Normandie l'art d'emporter *le fond* par *la forme*. Monsieur de Metternich et monsieur de Pilat, hommes d'un profond mérite, se demandent depuis long-temps si l'Europe est dans son bon sens, si elle rêve, si elle sait où elle va, si elle a jamais raisonné, chose impossible aux masses, aux peuples et aux femmes. Messieurs de Metternich et de Pilat sont effrayés de voir ce siècle-ci poussé par la manie des constitutions, comme le précédent l'était par la philosophie, et comme celui de Luther l'était par la réforme des abus de la religion romaine ; car il semble vraiment que les générations soient semblables à des conspirateurs dont les actions marchent séparément au même but en se passant le mot d'ordre. Mais ils s'effraient à tort, et c'est en cela seulement que je les condamne, car ils ont raison de vouloir jouir du pouvoir, sans que des bourgeois arrivent, à jour fixe, du fond de chacun de leurs six royaumes pour les taquiner. Comment des hommes si remarquables n'ont-ils pas su deviner la profonde moralité que renferme la comédie constitutionnelle, et voir qu'il est de la plus haute politique de laisser un os à ronger au siècle ? Je pense absolument comme eux relativement à la souveraineté. Un *pouvoir* est un être moral aussi intéressé qu'un homme à sa conservation. Le sentiment de la conservation est dirigé par un principe essentiel, exprimé en trois mots : *Ne rien perdre*. Pour ne rien perdre, il faut croître, ou rester infini ; car un pouvoir stationnaire est nul. S'il rétrograde, ce n'est plus un pouvoir, il est entraîné par un autre. Je sais, comme ces messieurs, dans quelle situation fausse se trouve un pouvoir infini qui fait une concession ? il laisse naître dans son existence un autre pouvoir dont l'essence sera de grandir. L'un anéantira nécessairement l'autre, car tout être tend au plus grand développement possible de ses forces. Un pouvoir ne fait donc jamais de concessions qu'il ne tente de les reconquérir. Ce combat entre les deux pouvoirs constitue nos gouvernements constitutionnels, dont le jeu épouvante à tort le patriarche de la diplomatie autrichienne, parce que, comédie pour comédie, la moins périlleuse et la plus lucrative est celle que jouent l'Angleterre et la France. Ces deux patries ont dit au peuple : « Tu es libre ! » et il

a été content ; il entre dans le gouvernement comme une foule de zéros qui donnent de la valeur à l'unité. Mais le peuple veut-il se remuer, on commence avec lui le drame du dîner de Sancho, quand l'écuyer, devenu souverain de son île en terre-ferme, essaie de manger. Or, nous autres hommes, nous devons parodier cette admirable scène au sein de nos ménages. Ainsi, ma femme a bien le droit de sortir, mais en me déclarant où elle va, comment elle va, pour quelle affaire elle va, et quand elle reviendra. Au lieu d'exiger ces renseignements avec la brutalité de nos polices, qui se perfectionneront sans doute un jour, j'ai le soin de revêtir les formes les plus gracieuses. Sur mes lèvres, dans mes yeux, sur mes traits, se jouent et paraissent tour à tour les accents et les signes de la curiosité et de l'indifférence, de la gravité et de la plaisanterie, de la contradiction et de l'amour. C'est de petites scènes conjugales pleines d'esprit, de finesse et de grâce, qui sont très-agréables à jouer. Le jour où j'ai ôté de dessus la tête de ma femme la couronne de fleurs d'oranger qu'elle portait, j'ai compris que nous avions joué, comme au couronnement d'un roi, les premiers lazzis d'une longue comédie. — J'ai des gendarmes !... J'ai ma garde royale, j'ai mes procureurs généraux, moi !.. reprit-il avec une sorte d'enthousiasme. Est-ce que je souffre jamais que madame aille à pied sans être accompagnée d'un laquais en livrée ? Cela n'est-il pas du meilleur ton ? sans compter l'agrément qu'elle a de dire à tout le monde : — J'ai des gens. Mais mon principe conservateur a été de toujours faire coïncider mes courses avec celles de ma femme, et depuis deux ans j'ai su lui prouver que c'était pour moi un plaisir toujours nouveau de lui donner le bras. S'il fait mauvais à marcher, j'essaie de lui apprendre à conduire avec aisance un cheval fringant ; mais je vous jure que je m'y prends de manière à ce qu'elle ne le sache pas de sitôt !... Si, par hasard ou par l'effet de sa volonté bien prononcée, elle voulait s'échapper sans passe-port, c'est-à-dire dans sa voiture et seule, n'ai-je pas un cocher, un heiduque, un groom ? Alors ma femme peut aller où elle veut, elle emmène toute une *sainte hermandad*, et je suis bien tranquille... Mais, mon cher monsieur, combien de moyens n'avons-nous pas de détruire la charte conjugale par la pratique, et la lettre par l'interprétation ! J'ai remarqué que les mœurs de la haute société comportent une flânerie qui dévore la moitié de la vie d'une femme, sans qu'elle puisse se sentir vivre. J'ai, pour mon compte, formé le projet d'amener adroite-

ment ma femme jusqu'à quarante ans sans qu'elle songe à l'adultère, de même que feu Musson s'amusait à mener un bourgeois de la rue Saint-Denis à Pierrefitte, sans qu'il se doutât d'avoir quitté l'ombre du clocher de Saint-Leu.

— Comment ! lui dis-je en l'interrompant, auriez-vous par hasard deviné ces admirables déceptions que je me proposais de décrire dans une Méditation, intitulée : *Art de mettre la mort dans la vie !...* Hélas ! je croyais être le premier qui eût découvert cette science. Ce titre concis m'avait été suggéré par le récit que fit un jeune médecin d'une admirable composition inédite de Crabbe. Dans cet ouvrage, le poète anglais a su personnifier un être fantastique, nommé *la Vie dans la Mort*. Ce personnage poursuit à travers les océans du monde un squelette animé, appelé *la Mort dans la vie*. Je me souviens que peu de personnes, parmi les convives de l'élégant traducteur de la poésie anglaise, comprirent le sens mystérieux de cette fable aussi vraie que fantastique. Moi seul, peut-être, plongé dans un silence brute, je songeais à ces générations entières qui, poussées par la VIE, passent sans vivre. Des figures de femmes s'élevaient devant moi par milliers, par myriades, toutes mortes, chagrines, et versant des larmes de désespoir en contemplant les heures perdues de leur jeunesse ignorante. Dans le lointain, je voyais naître une Méditation railleuse, j'en entendais déjà les rires sataniques ; et vous allez sans doute la tuer... Mais voyons, confiez-moi promptement les moyens que vous avez trouvés pour aider une femme à gaspiller les moments rapides où elle est dans la fleur de sa beauté, dans la force de ses désirs... Peut-être m'aurez-vous laissé quelques stratagèmes, quelques ruses à décrire...

Le vicomte se mit à rire de ce désappointement d'auteur, et me dit d'un air satisfait : — Ma femme a, comme toutes les jeunes personnes de notre bienheureux siècle, appuyé ses doigts, pendant trois ou quatre années consécutives, sur les touches d'un piano qui n'en pouvait mais. Elle a déchiffré Beethoven, fredonné les ariettes de Rossini et parcouru les exercices de Crammer. Or, j'ai déjà eu le soin de la convaincre de sa supériorité en musique : pour atteindre à ce but, j'ai applaudi, j'ai écouté sans bâiller les plus ennuyeuses sonates du monde, et je me suis résigné à lui donner une loge aux Bouffons, Aussi ai-je gagné trois soirées paisibles sur les sept que Dieu a créées dans la semaine. Je suis à l'affût des *maisons* à

musique. A Paris, il existe des salons qui ressemblent exactement à des tabatières d'Allemagne, espèces de *Componiums* perpétuels où je vais régulièrement chercher des indigestions d'harmonie, que ma femme nomme des concerts. Mais aussi, la plupart du temps, s'enterre-t-elle dans ses partitions...

— Hé ! monsieur, ne connaissez-vous donc pas le danger qu'il y a de développer chez une femme le goût du chant, et de la laisser livrée à toutes les excitations d'une vie sédentaire ?... Il ne vous manquerait plus que de la nourrir de mouton, et de lui faire boire de l'eau...

— Ma femme ne mange jamais que des blancs de volaille, et j'ai soin de toujours faire succéder un bal à un concert, un rout à une représentation des Italiens ! Aussi ai-je réussi à la faire coucher pendant six mois de l'année entre une heure et deux du matin. Ah ! monsieur, les conséquences de ce coucher matinal sont incalculables ! D'abord, chacun de ces plaisirs nécessaires est accordé comme une faveur, et je suis censé faire constamment la volonté de ma femme : alors je lui persuade, sans dire un seul mot, qu'elle s'est constamment amusée depuis six heures du soir, époque de notre dîner et de sa toilette, jusqu'à onze heures du matin, heure à laquelle nous nous levons.

— Ah ! monsieur, quelle reconnaissance ne vous doit-elle pas pour une vie si bien remplie !...

— Je n'ai donc plus guère que trois heures dangereuses à passer ; mais n'a-t-elle pas des sonates à étudier, des airs à répéter ?... N'ai-je pas toujours des promenades au bois de Boulogne à proposer, des calèches à essayer, des visites à rendre, etc. ? Ce n'est pas tout. Le plus bel ornement d'une femme est une propreté recherchée, ses soins à cet égard ne peuvent jamais avoir d'excès ni de ridicule : or, la toilette m'a encore offert les moyens de lui faire consumer les plus beaux moments de sa journée.

— Vous êtes digne de m'entendre !.. m'écriai-je. Eh ! bien, monsieur, vous lui mangerez quatre heures par jour si vous voulez lui apprendre un art inconnu aux plus recherchées de nos petites-maîtresses modernes... Dénombrerez à madame de V*** les étonnantes précautions créées par le luxe oriental des dames romaines, nommez-lui les esclaves employées seulement au bain chez l'impératrice Poppée : les *Unctores*, les *Fricatores*, les *Alipilariti*, les *Dropacistae*, les *Paratiltriae*, les *Picatrices*, les *Tractatri-*

ces, les essuyeurs en cygne, que sais-je !... Entretenez-la de cette multitude d'esclaves dont la nomenclature a été donnée par Mirabeau dans son *Erotika Biblion*. Pour qu'elle essaie à remplacer tout ce monde-là, vous aurez de belles heures de tranquillité, sans compter les agréments personnels qui résulteront pour vous de l'importation dans votre ménage du système de ces illustres Romaines, dont les moindres cheveux artistement disposés avaient reçu des rosées de parfums, dont la moindre veine semblait avoir conquis un sang nouveau dans la myrrhe, le lin, les parfums, les ondes, les fleurs, le tout au son d'une musique voluptueuse.

— Eh ! monsieur, reprit le mari qui s'échauffait de plus en plus, n'ai-je pas aussi d'admirables prétextes dans la santé ? Cette santé, si précieuse et si chère, me permet de lui interdire toute sortie par le mauvais temps, et je gagne ainsi un quart de l'année. Et n'ai-je pas su introduire le doux usage de ne jamais sortir l'un ou l'autre sans aller nous donner le baiser d'adieu, en disant : « Mon bon ange, je sors. » Enfin, j'ai su prévoir l'avenir et rendre pour toujours ma femme captive au logis, comme un conscrit dans sa guérite !... Je lui ai inspiré un enthousiasme incroyable pour les devoirs sacrés de la maternité.

— En la contredisant ? demandai-je.

— Vous l'avez deviné !... dit-il en riant. Je lui soutiens qu'il est impossible à une femme du monde de remplir ses obligations envers la société, de mener sa maison, de s'abandonner à tous les caprices de la mode, à ceux d'un mari qu'on aime, et d'élever ses enfants... Elle prétend alors qu'à l'exemple de Caton, qui voulait voir comment la nourrice changeait les langes du grand Pompée, elle ne laissera pas à d'autres les soins les plus minutieux réclamés par les flexibles intelligences et les corps si tendres de ces petits êtres dont l'éducation commence au berceau. Vous comprenez, monsieur, que ma diplomatie conjugale ne me servirait pas à grand'chose, si, après avoir ainsi mis ma femme au secret, je n'usais pas d'un machiavélisme innocent, qui consiste à l'engager perpétuellement à faire ce qu'elle veut, à lui demander son avis en tout et sur tout. Comme cette illusion de liberté est destinée à tromper une créature assez spirituelle, j'ai soin de tout sacrifier pour convaincre madame de V*** qu'elle est la femme la plus libre qu'il y ait à Paris, et, pour atteindre à ce but, je me garde bien de commettre ces grosses balourdises politiques qui échappent souvent à nos ministres.

— Je vous vois, dis-je, quand vous voulez escamoter un des droits concédés à votre femme par la charte, je vous vois prenant un air doux et mesuré, cachant le poignard sous des roses, et, en le lui plongeant avec précaution dans le cœur, lui demandant d'une voix amie : — Mon ange, te fait-il mal ? Comme ces gens sur le pied desquels on marche, elle vous répond peut-être : — Au contraire ? Il ne put s'empêcher de sourire, et dit : — Ma femme ne sera-t-elle pas bien étonnée au jugement dernier ?

— Je ne sais pas, lui répondis-je, qui le sera le plus de vous ou d'elle.

Le jaloux fronçait déjà les sourcils, mais sa physionomie redevint sereine quand j'ajoutai : — Je rends grâce, monsieur, au hasard qui m'a procuré le plaisir de faire votre connaissance. Sans votre conversation j'aurais certainement développé moins bien que vous ne l'avez fait quelques idées qui nous étaient communes. Aussi vous demanderai-je la permission de mettre cet entretien en lumière. Là, où nous avons vu de hautes conceptions politiques, d'autres trouveront peut-être des ironies plus ou moins piquantes, et je passerai pour un habile homme aux yeux des deux partis...

Pendant que j'essayais de remercier le vicomte (le premier mari selon mon cœur que j'eusse rencontré), il me promenait encore une fois dans ses appartements, où tout paraissait irréprochable.

J'allais prendre congé de lui, quand, ouvrant la porte d'un petit boudoir, il me le montra d'un air qui semblait dire : — Y a-t-il moyen de commettre là le moindre désordre que mon œil ne sût reconnaître ?

Je répondis à cette muette interrogation par une de ces inclinations de tête que font les convives à leur amphitryon en dégustant un mets distingué.

— Tout mon système, me dit-il à voix basse, m'a été suggéré par trois mots que mon père entendit prononcer à Napoléon en plein Conseil-d'Etat, lors de la discussion du divorce. — *L'adultèrerie*, s'écria-t-il, est une affaire de canapé ! Aussi, voyez ! J'ai su transformer ces complices en espions, ajouta le maître des requêtes en me désignant un divan couvert d'un casimir couleur thé, dont les coussins étaient légèrement froissés. — Tenez, cette marque m'apprend que ma femme a eu mal à la tête et s'est reposée là...

Nous fîmes quelques pas vers le divan, et nous vîmes le mot – SOT – capricieusement tracé sur le meuble fatal par quatre

De ces je ne sais quoi, qu'une amante tira
 Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
 Et qu'un duc autrefois jugea si précieux
 Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie,
 Illustre et noble confrérie
 Moins pleine d'hommes que de Dieux.

— Personne dans ma maison n'a les cheveux noirs ! dit le mari en pâlissant.

Je me sauvai, car je me sentis pris d'une envie de rire que je n'aurais pas facilement comprimé.

— Voilà un homme jugé !... me dis-je. Il n'a fait que préparer d'incroyables plaisirs à sa femme, par toutes les barrières dont il l'a environnée.

Cette idée m'attrista. L'aventure détruisait de fond en comble trois de mes plus importantes Méditations, et l'inaffabilité catholique de mon livre était attaquée dans son essence. J'aurais payé de bien bon cœur la fidélité de la vicomtesse de V*** de la somme avec laquelle bien des gens eussent voulu lui acheter une seule faute. Mais je devais éternellement garder mon argent.

En effet, trois jours après, je rencontrais le maître des requêtes au foyer des Italiens. Aussitôt qu'il m'aperçut, il accourut à moi. Poussé par une sorte de pudeur, je cherchais à l'éviter ; mais, me prenant le bras : — Ah ! je viens de passer trois cruelles journées !... me dit-il à l'oreille. Heureusement, ma femme est peut-être plus innocente qu'un enfant baptisé d'hier...

— Vous m'avez déjà dit que madame la vicomtesse était très-spirituelle... répliquai-je avec une cruelle bonhomie.

— Oh ! ce soir j'entends volontiers la plaisanterie ; car ce matin, j'ai eu des preuves irrécusables de la fidélité de ma femme. Je m'étais levé de très-bonne heure pourachever un travail pressé... En regardant mon jardin par distraction, j'y vois tout à coup le valet de chambre d'un général, dont l'hôtel est voisin du mien, grimper par-dessus les murs. La soubrette de ma femme, avançant la tête hors du vestibule, caressait mon chien et protégeait la retraite du galant. Je prends mon lorgnon, je le braque sur le maraud... des cheveux de jais !... Ah ! jamais face de chrétien ne m'a